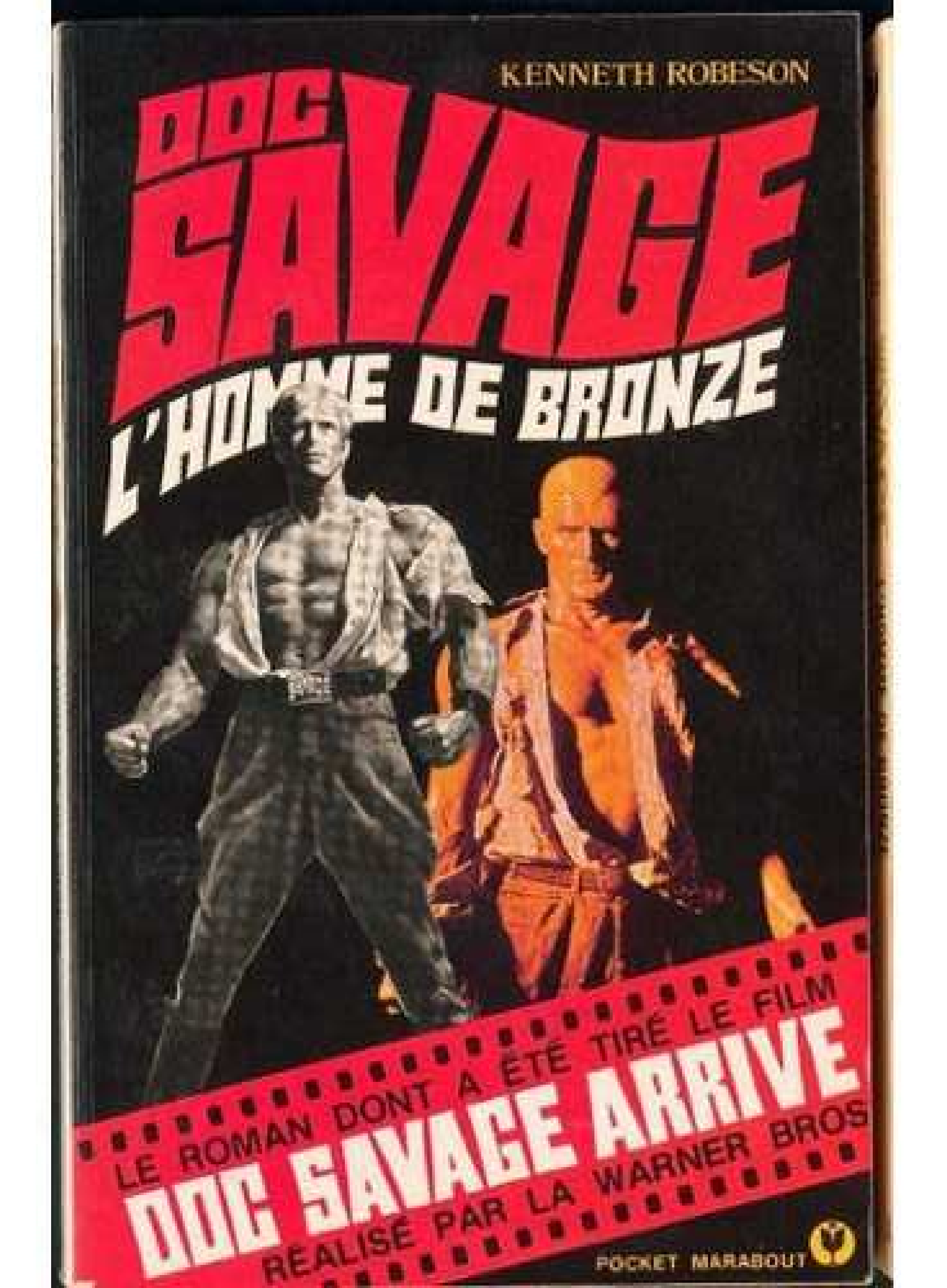
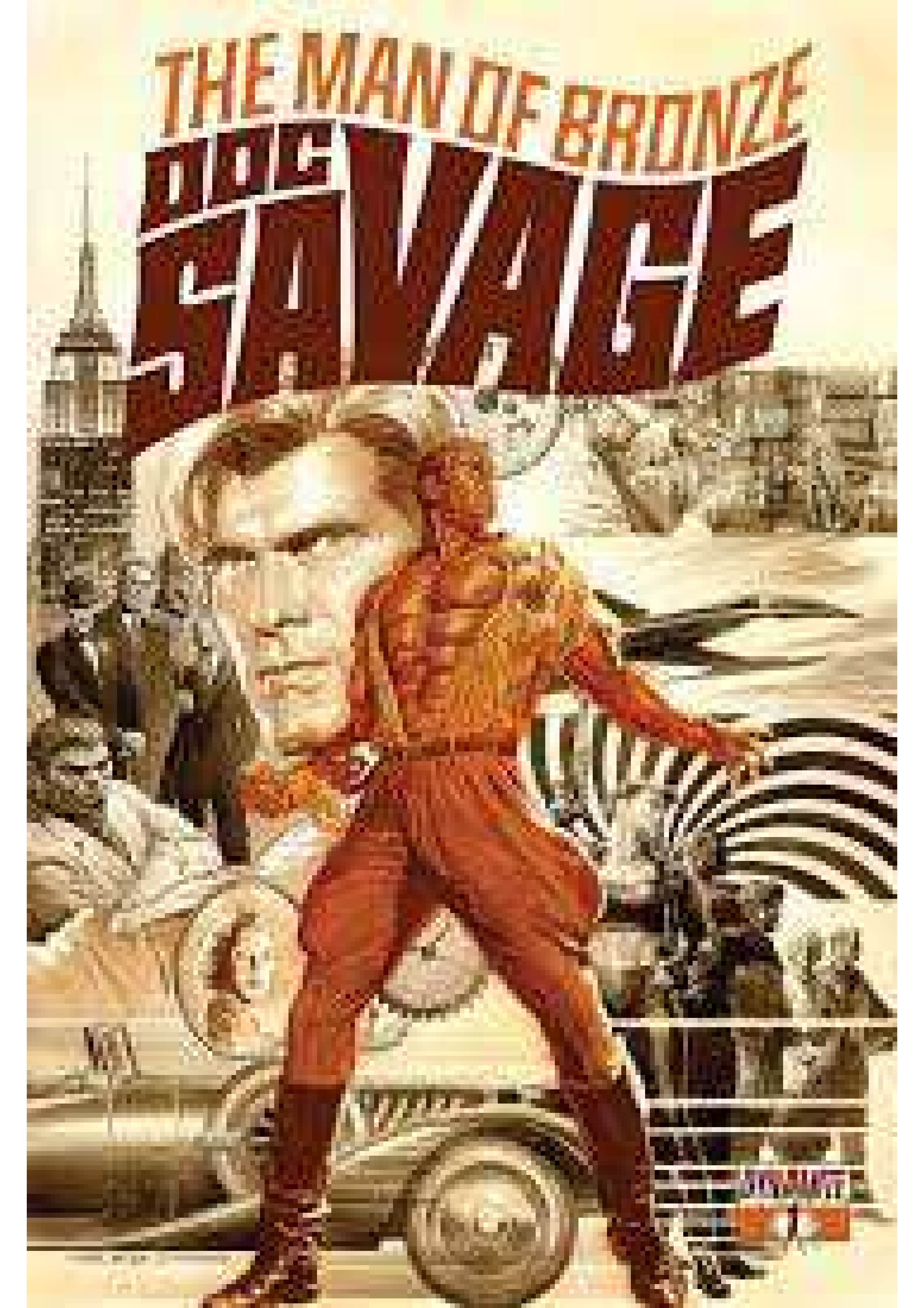
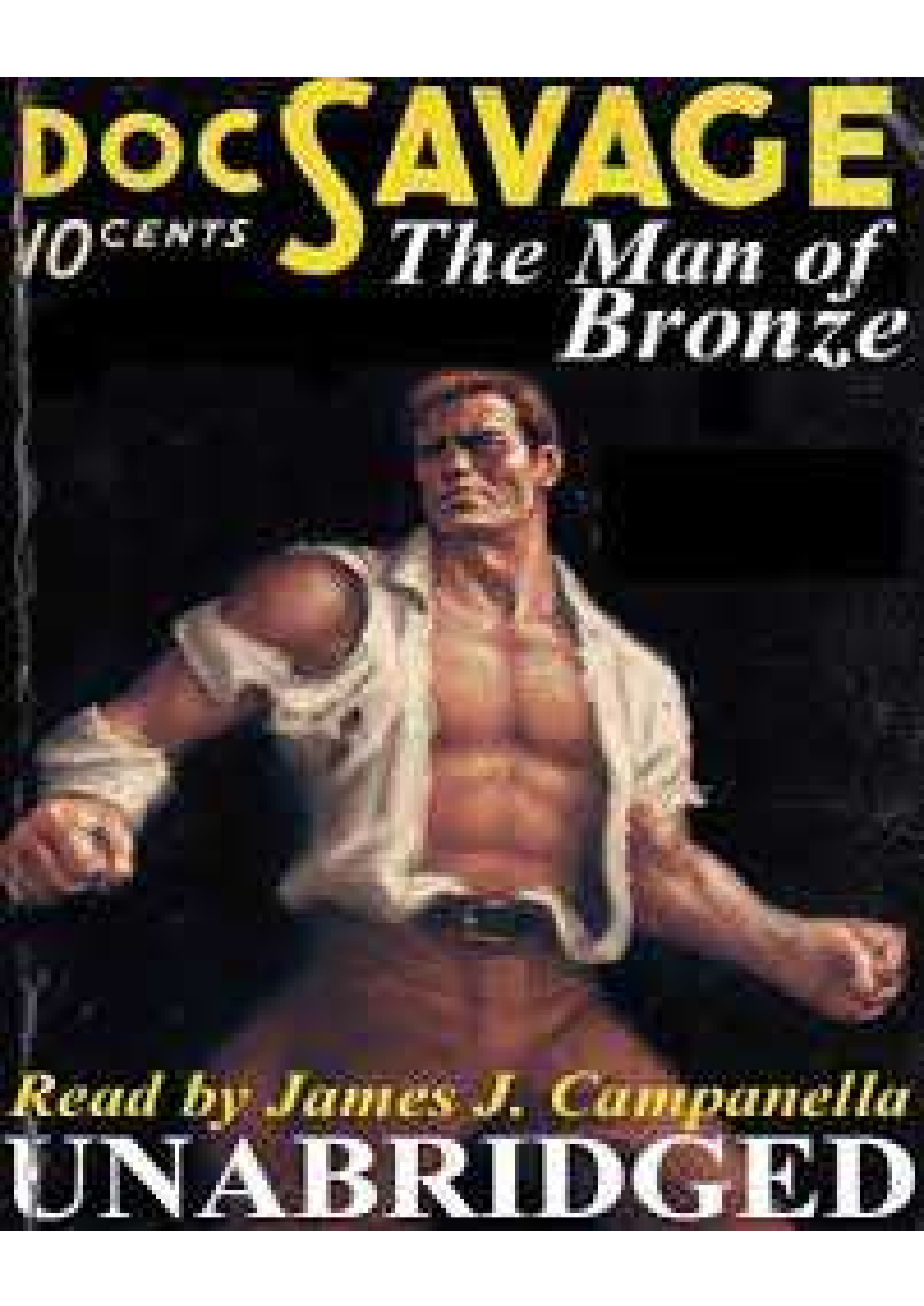

KENNETH ROBESON
DOC SAVAGE
L'HOMME DE BRONZE
LE ROMAN DONT A ÉTÉ TIRÉ LE FILM
DOC SAVAGE ARRIVE
RÉALISÉ PAR LA WARNER BROS
POCKET MARABOUT


THE MAN OF BRONZE
DOC
SAVAGE





STEVE ENGLEHART ROSS ANDRU TOM PALMER


DOC SAVAGE
10 CENTS
The Man of Bronze
Read by James J. Campanella
UNABRIDGED


DOC SAVAGE
DER MANN AUS BRONZE

KENNETH ROBESON

Doc Savage

L’homme de bronze



BeQ

Kenneth Robeson

Doc Savage
L'homme de bronze

(The Man of Bronze)

Traduit de l'américain par Paul Forrestier

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20e siècle*
Volume 299 : version 1.0

L'homme de bronze

Édition de référence :
Pocket Marabout.

Le couard, c'est celui qui,
dans une situation périlleuse,
pense avec ses jambes.
Ambrose Bierce.

Il faut vivre dangereusement.
André Malraux

Les compagnons de Doc Savage

COLONEL JOHN RENWICK, dit Renny. Son « passetemps » favori consiste à fendre les portes à coups de poings, ce qui est une façon onéreuse d'exercer sa force peu ordinaire... Mais, s'il a les poings un peu lourds, on ne peut pas en dire autant de son esprit, car Renny est un des ingénieurs les plus malins du moment.

WILLIAM HARPER LITTLEJOHN, dit Johny. Grand et maigre, presque famélique, Johny a l'œil perçant (il a perdu l'autre durant la guerre), et une passion pour la géologie qui l'a amené à devenir un spécialiste de réputation mondiale pour ses travaux sur les structures de la terre.

BRIGADIER GENERAL THEODOR MARLEY BROOKS, dit Ham (c'est quand même plus court !). L'esprit de Ham est aussi aigu que la canne-épée dont il ne se sépare jamais. Ham, c'est le « dandy » de la bande, le plus bavard aussi, mais un bavard

brillant. Actuellement, Ham est un des maîtres du barreau américain.

MAJOR THOMAS J. ROBERTS, dit Long Tom, probablement parce qu'il est petit ! Le plus petit de l'équipe, d'ailleurs. Quand il n'est pas lancé en compagnie des cinq autres à mille lieues de son laboratoire, il passe dans celui-ci le plus clair de son temps. Long Tom a mérité d'être reconnu comme un magicien de l'électricité.

LIEUTENANT COLONEL ANDREW BLODGETT MAYFAIR, dit Monk. Ses amis l'ont baptisé ainsi (il faut y voir une « tendre ironie ») car Monk a tout du gorille : les bras plus longs que les jambes, cent trente kilos pour une taille d'un mètre cinquante et des poussières. À voir Monk, on oublie souvent qu'on a aussi devant soi un chimiste très distingué...

I

Un individu sinistre

La mort rôdait dans l'obscurité.

Elle rampait le long d'une poutrelle de fer. À des centaines de mètres plus bas, il y avait les rues de New York : vitres sales et murs de briques. Sous la pluie qui tombait avec monotonie, quelques rares travailleurs se hâtaient de rentrer chez eux. S'ils avaient levé les yeux, ils n'auraient rien vu. Il faisait noir comme dans une cave et le ciel moite enveloppait les sommets des buildings.

L'un de ceux-ci était en construction ; il s'élevait jusqu'au quatre-vingtième étage et certains bureaux étaient déjà occupés.

Au-dessus du dernier étage se dressait une tour d'observation. Tout l'appareillage métallique

était en place et les madriers nus formaient une forêt sinistre.

C'est là que rôdait la mort.

Et la mort se cachait sous les traits d'un homme qui grimpait dans l'obscurité avec l'adresse d'un chat, le long de poutres glissantes. Sa progression lente donnait le frisson. De temps en temps, il crachait des mots étranges, durs, comme une éructation de haine forcenée.

L'homme parlait une langue difficile à identifier.

C'étaient les mots d'une race perdue, le langage d'une civilisation disparue depuis longtemps !

Il doit mourir ! C'est un décret du Fils du Serpent à Plumes ! Cette nuit ! Cette nuit même la mort frappera !

Chaque fois qu'il entonnait son chant de haine, l'homme étreignait une boîte noire, recouverte de cuir. Elle mesurait à peu près dix centimètres de large sur un mètre de long.

Voici l'instrument de sa mort, ricana l'homme

en caressant la boîte.

La pluie le frappait. Les dents d'acier guettaient leur proie. Un faux pas et il était perdu. Mètre par mètre, il poursuivait son ascension. Presque tous les buildings étaient vidés de leurs habitants ; ici et là seulement brillait une lumière pâle.

Un instant l'homme hésita. Il braqua une torche électrique devant lui ; ce n'était qu'une lueur, mais elle révéla quelque chose d'étonnant : le bout de ses doigts était d'un rouge vif, comme s'il avait été plongé dans une teinture écarlate !

L'homme se hissa sur un échafaudage et déposa la boîte noire. De sa poche intérieure, il tira de puissantes jumelles qu'il dirigea vers un gratte-ciel distant de quelques blocs. Il s'agissait d'un des plus hauts buildings de New York, un immense clou d'acier et de briques. Il compta les étages en commençant par le bas. Arrivé presque au sommet, il eut de nouveau un moment d'hésitation. Puis il fixa ses jumelles sur une fenêtre éclairée, sur la face ouest de l'immeuble. Il détailla le contenu de la pièce.

Près de la fenêtre, il distingua une grande table polie, richement travaillée. Derrière elle, il y avait une forme de bronze !

C'était la tête et les épaules d'un homme, sculptées dans un bronze très dur. Le buste dégageait une effrayante impression de puissance. Le visage, le front haut, la bouche serrée, les joues roides, les cheveux serrés comme dans une calotte métallique, tout dénotait une force de caractère peu commune. Et les yeux ! Quand les reflets de la lampe jouaient sur eux, ils brillaient comme de l'or pur ! Même à cette distance, ils exerçaient un pouvoir qui aurait fait reculer l'individu le plus résolu.

L'homme aux doigts rouges frémit.

À mort ! hurla-t-il pour surmonter la force étrange de ce regard. À mort !...

Il ouvrit la boîte noire. Dans un cliquetis de métal, il mit bout à bout les tronçons de l'objet qu'elle contenait.

L'instrument du Fils du Serpent à Plumes ! L'instrument de la mort !

Il dirigea de nouveau ses jumelles vers la statue de bronze.

La statue ouvrit la bouche, bâilla : c'était un être vivant !

Assis derrière le bureau immense, l'homme de bronze ne paraissait pas très grand. Qui aurait cru qu'il mesurait au moins deux mètres et qu'il pesait largement cent kilos ? Il était constitué de telle sorte qu'il donnait moins une impression de grandeur que de force. On oubliait la masse du corps devant l'équilibre d'une puissance incroyable.

Cet homme, c'était Clark Savage Junior.

Doc Savage ! Celui dont le nom devenait légendaire aux quatre coins du monde !

Rien ne semblait avoir bougé dans la pièce. L'homme de bronze se leva et alla vers la porte qu'il ouvrit. Ses mains étaient longues et souples, mais les muscles en étaient tendus comme des câbles d'acier.

Cinq hommes sortaient de l'ascenseur et se dirigeaient vers lui. Ils le saluèrent en silence.

Le premier du groupe était un géant de plus de deux mètres. Il avait un air sévère, et ses lèvres serrées semblaient prêtes à murmurer des mots désapprobateurs. C'était Renny, le colonel John Renwick. Il avait des bras énormes et son geste préféré était de fendre une porte à coups de poing. Ses travaux d'ingénieur l'avaient rendu célèbre.

Derrière lui venait William Harper Littlejohn. Très grand aussi et très maigre, Johnny portait des lunettes dont le verre de gauche était particulièrement épais. Sous une apparence famélique se cachait l'un des plus grands experts en géologie et en archéologie.

Ensuite venait le major Thomas J. Roberts, autrement dit « Long Tom ». Comparé aux autres, il avait l'air chétif. Pas très grand et, à en juger par son teint, de santé médiocre. Mais il était un véritable magicien de l'électricité.

Et puis il y avait « Ham ». Dans les grandes occasions, il s'appelait le Brigadier général Theodore Marley Brooks. Souple, nerveux, Ham avait l'air de ce qu'il était : l'avocat le plus rusé

qui fût jamais sorti de Harvard. Une canne noire qu'il emportait toujours avec lui était en réalité une épée.

Enfin, et bon dernier, le type le plus étonnant. Il pesait au moins cent cinquante kilos ! Charpenté comme un gorille, les bras plus longs que les jambes, le buste plus épais que large. Ses petits yeux brillaient dans leurs trous comme des étoiles. Quand il souriait de toutes ses dents, on aurait cru à une soudaine catastrophe !

« Monk » ! C'était vraiment le nom qui lui convenait !

Il s'appelait en fait lieutenant-colonel Andrew Blodgett Mayfair, mais il entendait si rarement ce nom-là, qu'il l'avait presque oublié.

Les hommes pénétrèrent dans la salle de réception somptueusement meublée, et embarrassés, gardèrent le silence. Depuis qu'ils s'étaient vus pour la dernière fois, le père de Doc Savage était mort d'une manière mystérieuse.

Le vieux Savage avait été célèbre dans le

monde entier. Très jeune, il avait amassé une fortune énorme et cela dans un seul but : aller d'un bout du monde à l'autre, pour aider ceux qui étaient dans la détresse et punir ceux qui méritaient d'être punis.

À cette profession de foi il avait consacré toute sa vie. Sa fortune avait fondu comme neige au soleil, mais son influence n'avait cessé d'augmenter. C'était un héritage à la mesure de l'homme. Et plus grand encore était l'héritage qu'il avait laissé à son fils : il l'avait élevé dans le même esprit d'aventure et de justice.

Clark Savage Junior était né pour devenir l'aventurier suprême. À peine Doc eut-il appris à marcher, que son père lui fit faire une série d'exercices qu'il pratiquait encore aujourd'hui. Deux heures par jour, Doc faisait travailler intensivement ses muscles, ses sens, son cerveau. Il possédait une force surhumaine. Mais cette force n'avait rien de magique : Doc avait façonné son corps jour après jour, inlassablement.

Son entraînement intellectuel avait commencé par la médecine et la chirurgie, et s'était étendu à

tous les arts et à toutes les sciences. Doc pouvait maîtriser sans peine Monk le gorille, et en savait plus long que lui en matière de chimie. Il en allait de même vis-à-vis de Renny l'ingénieur, de Long Tom, le magicien de l'électricité, de Johnny le géologue, de Ham l'avocat.

Les amis de Doc étaient profondément attristés. Ils avaient toujours eu de l'affection pour le vieux Savage.

– La mort de votre père... remonte à trois semaines, dit enfin Renny.

Doc approuva lentement.

– C'est ce que j'ai appris par les journaux, aujourd'hui, en rentrant.

– Nous avons cherché à vous joindre par tous les moyens, ajouta Renny. Mais vous étiez introuvable – comme si vous aviez disparu de la surface de la terre.

Doc regarda par la fenêtre. Il y avait une grande tristesse dans ses yeux dorés.

II

Un message des morts

La pluie zébrait les vitres. En bas, dans les ténèbres, luisaient les lumières lointaines des rues. Sur le fleuve Hudson, un paquebot noyé dans la brume faisait entendre des appels de sirène.

À quelques blocs de là, le gratte-ciel en construction dressait sa couronne de poutrelles. Dans ce labyrinthe d'acier, qui aurait pu apercevoir l'étrange messager de la mort, l'homme aux doigts écarlates ?

Doc Savage dit lentement :

– J'étais loin d'ici quand mon père est mort.

Il ne donna pas d'explication. Il ne dit pas qu'il revenait de sa Forteresse de la Solitude, son lieu d'élection situé sur une île au fond des

régions arctiques.

C'est dans ce refuge que Doc séjournait à intervalles réguliers pour se mettre au courant des derniers développements de la science, de la psychologie et de la technique. Le secret de ses connaissances universelles était là, dans ces périodes d'intense concentration.

Il avait choisi la Forteresse de la Solitude sur le conseil de son père. Personne d'autre ne connaissait le lieu de cette retraite. Personne ne pouvait y déranger Doc dans ses recherches.

Sans quitter des yeux la fenêtre ruisselante de pluie, Doc demanda :

– Que pensez-vous de la mort de mon père ?...

– Nous avons des doutes, murmura Renny.

Il serra les lèvres d'une manière inquiétante.

– Moi, en tout cas, je n'en ai pas ! jeta Littlejohn en ajustant ses lunettes.

– Qu'est-ce que tu veux dire, Johnny ?

– J'affirme que votre père a été assassiné !

Son aspect sévère donnait à ces mots une

profonde gravité.

Doc Savage quitta lentement la fenêtre. Son visage de bronze n’avait pas bougé. Mais sous le veston brun, ses muscles se tendaient.

– Qu’est-ce qui te fait dire ça, Johnny ?

Johnny hésita. Il haussa les épaules.

– Ce n’est qu’une intuition, admit-il, puis il cria soudain : – Et pourtant je sais ce que je dis !

Johnny était comme ça. Il s’en remettait toujours à son flair. Et presque toujours il avait raison. Mais quand il se trompait, il se trompait pour de bon !

– Quel était l’avis des médecins, exactement, sur les causes de la mort ? demanda Doc. Sa voix était douce, mais on la sentait capable des plus grands éclats.

Renny répondit, et ses paroles retentirent comme l’écho du tonnerre dans une cave.

– Les médecins ne comprenaient pas ! Ils n’avaient jamais vu ça ! Votre père avait des taches sur le cou, des taches rouges, circulaires. Il est mort deux jours après.

– J’ai fait toutes sortes d’examens chimiques, pour essayer de trouver l’origine de ces taches rouges, intervint Monk en serrant les poings. Rien ! Je n’ai rien trouvé !

D’apparence, Monk était plutôt décevant. Son front bas ne semblait pas contenir beaucoup de cervelle. Et pourtant il était un des chimistes les plus connus des États-Unis.

– Nous n’avons rien pour étayer nos soupçons, dit Ham, l’avocat de Harvard. Mais nous avons des soupçons !

Doc marcha vers un grand coffre-fort en acier. Il l’ouvrit brusquement.

Il fut tout de suite évident que la serrure avait été arrachée par une explosion. Un murmure étouffé fit le tour de la pièce.

– Je l’ai trouvé comme ça à mon retour, expliqua Doc. Peut-être y a-t-il là un rapport avec la mort de mon père. Peut-être pas.

Avec souplesse, Doc s’assit sur la grande table qui s’allongeait devant la fenêtre. Il parcourut des yeux la pièce richement meublée. À côté, il y

avait une autre pièce, plus vaste, qui contenait une bibliothèque de livres techniques écrits dans toutes les langues. Plus loin encore, il y avait le laboratoire équipé d'appareils servant aux expériences chimiques et électriques.

C'était là presque tous les biens matériels que le vieux Savage avait laissés derrière lui.

– Qu'est-ce qui se passe, Doc ? demanda Renny. Vous nous avez demandé à tous de venir ici ce soir. Pour quelle raison ?

Doc regarda ces hommes l'un après l'autre : Renny, le technicien émérite ; Long Tom, l'as de l'électricité ; Johnny, qui connaissait à fond les structures de la terre et toutes les races anciennes ; Ham, à l'agile cerveau ; Monk qui, malgré ses airs de gorille, était un grand chimiste.

Doc savait qu'il tenait là cinq des plus grands cerveaux qui se fussent jamais rassemblés.

– Je pense que vous devinez pourquoi vous êtes là, dit-il enfin.

Monk se frotta les mains. Des six hommes qui étaient présents, il était le seul à avoir des

cicatrices. La peau des autres ne témoignait pas de leur passé aventureux, et cela, grâce au pouvoir de Doc qui guérissait les blessures sans laisser de traces. Mais pas Monk ! Son rude cuir était marqué de griffes et de balafres et il refusait avec obstination de se laisser soigner par Doc : il était fier de son air de dur.

Doc balança sa jambe. Inconsciemment – car il ne savait rien du tueur tapi dans le gratte-ciel en construction – Doc s'était placé hors de l'axe de la fenêtre.

– Nous nous sommes trouvés ensemble pendant la guerre, dit-il. Vous tous aimiez l'aventure. C'est alors que nous avons décidé de travailler ensemble pour combattre le mal, où qu'il se trouve. La guerre finie, nous nous sommes intensément entraînés dans ce but.

Doc retenait leur attention comme s'il les avait hypnotisés. Tout son être dégageait une profonde sagesse et une parfaite maîtrise de soi.

– Depuis toujours, j'avais décidé de poursuivre l'œuvre de mon père ; cette action qu'il a dû abandonner. Et vous, mes amis, vous

avez accepté de vous joindre à moi !

Doc Savage s'interrompit. Il considéra ses compagnons dans la douce lumière du bureau :

– Nous allons mettre en œuvre l'idéal de mon père, qui est aussi le nôtre. Nous irons d'un bout du monde à l'autre, nous volerons au secours de ceux qui attendent du secours, et nous irons châtier ceux qui méritent d'être châtiés !

Après ce discours, il y eut un profond silence.

Monk le rompit le premier.

– Qui a bien pu fracturer ce coffre, et pourquoi ? Voilà ce qui me tracasse, grommela-t-il. Doc, y aurait-il vraiment là un rapport avec la mort de votre père ?

– C'est possible. Le contenu du coffre a été détruit. J'ignore s'il y avait là-dedans des choses importantes, mais je peux l'imaginer.

Il tira de sa poche un papier plié. La moitié du papier avait brûlé.

– C'est ceci qui me porte à le croire. Je l'ai trouvé dans un coin du coffre. C'est évidemment l'explosion qui a détruit une partie du papier. Et

le voleur a probablement négligé le reste. Voilà, lisez ça !

Il tendit la feuille à ses hommes. Ils reconnurent aussitôt l'écriture soignée du père de Doc. On pouvait y lire ceci :

« Mon cher Clark,

J'ai beaucoup de choses à te dire. Je n'ai jamais souhaité autant qu'aujourd'hui de t'avoir auprès de moi. J'ai besoin de toi, mon fils, car j'ai de bonnes raisons de croire que mon dernier jour est proche. Tu découvriras que je n'ai pas grand-chose à te laisser dans l'ordre des biens tangibles.

Toutefois, j'ai la satisfaction de savoir que je vivrai en toi. Depuis ta plus tendre enfance, j'ai développé en toi la sorte d'homme que tu es devenu. Tout ce que j'ai fait pour toi l'a été afin de te rendre capable de poursuivre l'œuvre que j'ai entreprise avec tant d'espoir et qui, dans les dernières années, a été presque impossible à mener à bien.

Si je ne te revois plus avant que cette lettre te parvienne, je veux que tu saches combien j'apprécie les efforts extraordinaires que tu n'as jamais manqué de fournir pour devenir l'homme que tu es. Tu as été absent très longtemps, et ce fut là pour moi une source de joie, car ton absence t'a rendu indépendant et maître de toi-même. C'est là tout ce que j'espérais.

Maintenant, en ce qui concerne l'héritage que je vais te laisser :

Ce que je te lègue est peut-être un héritage douteux. C'est peut-être ta condamnation si tu tentes de le garder. Mais d'autre part, il peut te permettre de faire beaucoup de choses pour ceux qui ne sont pas aussi heureux que toi.

Voici les renseignements à ce sujet : « Il y a vingt ans, en compagnie de Hubert Robertson, j'ai entrepris une expédition à Hidalgo, en Amérique Centrale, pour vérifier le rapport d'un... »

La lettre se terminait ici. Les flammes avaient

consumé le reste.

– Ce qu'il faut, c'est mettre la main sur ce Robertson, déclara Ham. J'en fais mon affaire. (Il se dirigea vers le téléphone et décrocha.) Je connais son numéro. Il est attaché au Musée d'histoire naturelle.

– Tu ne l'atteindras pas, dit Doc sèchement.

– Pourquoi pas ?

Doc quitta la table et s'arrêta au milieu de la pièce.

– Hubert Robertson est mort. Il est mort de la même manière et à peu près au même moment que mon père.

Renny devenait de plus en plus sombre. Mais cette mélancolie était trompeuse : en fait, il commençait seulement à réagir. Plus les choses s'envenimaient, mieux il « fonctionnait », et plus il prenait un air dégoûté.

– Aucune chance alors d'en savoir plus long sur cet héritage de votre père !

– Ce n'est pas sûr, dit Doc. Attendez un instant.

Il ouvrit une porte, traversa la bibliothèque et pénétra dans le laboratoire. Des caisses pleines d'instruments jonchaient le sol : bobines électriques, tubes à vide, microscopes, distillateurs, foyers électriques, tout ce que pouvait contenir un laboratoire de ce genre.

D'un petit meuble, Doc sortit une boîte en métal qui ressemblait à une ancienne lanterne magique. La lentille, au lieu d'être constituée d'un verre optique ordinaire, était un verre mauve sombre, presque noir.

Doc revint dans le bureau, plaça la boîte sur un socle et dirigea l'objectif vers la fenêtre. Il brancha le fil dans une prise.

Avant d'actionner l'appareil, il souleva le couvercle métallique et se tourna vers Long Tom.

– Tu vois ce que c'est ?

– Bien sûr.

Long Tom se pinça distraitement l'oreille.

– C'est une lampe à rayons ultraviolets,

appelée communément lumière noire. Ces rayons sont invisibles pour l’œil humain, étant plus courts que les rayons normaux. Certaines substances, placées dans cette lumière noire, se mettront à briller comme une horloge lumineuse. Parmi ces substances, il y a la quinine, la...

– Ça suffit, dit Doc. Regardez maintenant la fenêtre. Est-ce que vous voyez quelque chose d’anormal ?

Johnny, l’archéologue, enleva ses lunettes. Il s’approcha et examina la fenêtre en tenant devant son œil droit l’épaisse lentille du verre gauche. Cette partie de ses lunettes était en effet une lentille très puissante. Il en avait souvent besoin dans son travail et il la portait sur l’œil qu’il avait perdu à la suite d’une blessure de guerre.

– Je ne vois rien de spécial...

– J’espère que tu te trompes, dit Doc. Mais de toute façon, si des mots sont inscrits sur cette fenêtre, tu ne dois pas les discerner. La substance que mon père utilisait pour ses messages secrets était invisible. Sauf dans la lumière noire.

– Vous voulez dire que... murmura Monk.

– Que mon père et moi nous nous transmettions souvent des messages sur cette fenêtre. Regardez !

Il traversa la pièce et éteignit la lumière. Puis il revint vers la boîte et tourna le commutateur qui envoya le courant dans l'appareil.

Aussitôt des mots apparurent dans l'obscurité. Brillant d'un bleu électrique, ils produisaient un effet inquiétant.

Au même instant on entendit une détonation : un projectile fit éclater la vitre avant même qu'ils aient pu lire le message !

Personne ne bougea.

Alors s'éleva une étrange musique, un son profond et mystérieux comme le chant d'un oiseau exotique dans la jungle, ou semblable au bruit du vent traversant une épaisse forêt. C'était un chant mélodieux et inquiétant. Il semblait jaillir de tous les coins de la pièce.

Les compagnons de Doc parurent soudain soulagés et leur souffle se fit plus régulier. Car ce

chant bizarre émanait de Doc ! Il montait à ses lèvres lorsqu'un plan d'action naissait, précédant de peu une riposte immédiate ; il se faisait entendre au plus fort du combat, quand tout semblait perdu, et il devenait aussitôt un chant de victoire. Pour ses amis, c'était à la fois un chant de guerre et de triomphe.

– Personne n'a été touché ? demanda Johnny, en remettant ses lunettes.

– Personne ! Couchez-vous par terre ! Ce n'était pas une balle ordinaire !

À ce moment un second projectile traversa l'épaisseur du mur. Des morceaux de plâtre retombèrent sur le tapis.

III

L'ennemi

Il ne fallut pas dix secondes, pour que les hommes passent dans l'autre pièce. D'un bond, Doc traversa la bibliothèque. Il fendait l'obscurité, frôlant les meubles, donnant la mesure du développement extraordinaire de ses sens.

Il saisit des jumelles dans un tiroir, arracha un fusil du mur, et retourna à la fenêtre.

Il n'y eut plus de coups de feu. Doc scruta la nuit avec ses jumelles. Il inspecta chaque fenêtre de bureau, et il y en avait des centaines. Il passa au peigne fin le sommet du gratte-ciel en construction. Une obscurité profonde enveloppait le labyrinthe de poutrelles. Pas la moindre trace de l'embusqué.

– Il a disparu ! conclut Doc.

Dans l’autre pièce, les hommes ne bougeaient toujours pas. Ils tressaillirent lorsque les volets du bureau se fermèrent avec fracas. Doc les appela. Il avait rallumé la lumière et il se tenait à côté du coffre-fort.

– Il y avait là un type qui me guettait, dit Doc d’une voix très calme. Probablement, n’arrivait-il pas à m’avoir dans son viseur. Quand nous avons éteint la lumière pour lire le message, il a cru que nous partions et il a tiré deux coups à tout hasard.

– On pourrait peut-être placer des vitres blindées, pour la prochaine fois, suggéra Renny. Mais son sourire dissimulait mal son inquiétude.

– Bien sûr, répliqua Doc. Pour la prochaine fois ! Tu veux dire qu’on n’arrêtera pas de nous tirer dessus ?

Ham eut un petit rire sarcastique et se pencha vers le trou dans le mur. Il réussit presque à y passer le bras !

– Même si on place des vitres à l’épreuve des balles, vaudrait mieux ne pas se mettre derrière,

jeta-t-il.

Doc examinait la porte du coffre-fort, étudiant avec un intérêt particulier la trajectoire de la balle. Il ouvrit le coffre. Le projectile était incrusté dans la paroi du fond.

De ses doigts, Renny essaya d'extraire la balle. Ses muscles se tendaient sous l'effort. En vain !

– Eh bien ! C'est au chalumeau qu'il faudra l'enlever !

Sans un mot, Doc s'accroupit devant le coffre. Ses muscles gonflèrent subitement la manche de son veston. Au bout d'un instant la balle reposait dans la paume de sa main.

Doc soupesa le projectile. Il ferma les yeux et se concentra. Son cerveau prodigieux cherchait à définir, à quelques grammes près, le poids exact de la balle.

– Soixante-quinze grammes, dit-il. Ce qui veut dire un fusil Nitro-Express de calibre 577. À deux coups.

– Comment arrivez-vous à cette conclusion ?

demanda Ham.

– Il n’y a eu que deux coups. Et des projectiles de cette taille-là sont toujours tirés par des fusils à deux coups.

– Si on faisait quelque chose ! éclata Monk. Pendant qu’on discute, le petit farceur est sans doute en train de se tailler !

– Il s’est taillé depuis longtemps, dit Doc. Autrement, je l’aurais repéré avec mes jumelles. Mais on ne va pas en rester là !

À chacun des cinq hommes, Doc donna ses instructions. Sans qu’il fût nécessaire d’entrer dans les détails, tous se mirent à l’ouvrage.

Renny, l’ingénieur, prit une règle à calculer, un compas, du papier, une corde. Il mesura l’angle suivant lequel la balle avait pénétré au fond du coffre, et il calcula avec précision dans quelle mesure la vitre l’avait déviée. Ensuite il tendit la corde à partir du coffre jusqu’à un point précis de la fenêtre.

– Bouge-toi de là, Long Tom !

– Te mêle pas !

Long Tom travaillait aussi vite que l’ingénieur. Il avait pris du matériel électrique dans la bibliothèque. Avec une paire d’ampoules très fortes, du fer-blanc, un miroir de poche qu’il emprunta à Monk – oui, à Monk ! –, Long Tom confectionna un appareil qui pouvait projeter un puissant rayon de lumière. Pour faire bonne mesure, il ajouta le verre grossissant de Johnny.

Long Tom plaça son engin sous la corde de Renny, localisant ainsi, dans la masse obscure des gratte-ciel, l’endroit exact d’où étaient partis les coups de feu.

Pendant ce temps, Johnny, de ses doigts habitués à reconstituer des poteries anciennes, ajustait les uns aux autres les morceaux de verre de la fenêtre. Ce qui aurait demandé des heures à un homme de métier, il le faisait en quelques minutes !

Après cela, il prit l’appareil à rayons ultraviolets et le dirigea sur la vitre. Le message surgit aussitôt.

Monk sortit du laboratoire en se balançant. Dans ses mains velues il tenait plusieurs

bouteilles soigneusement fermées, contenant un liquide d'une couleur sinistre.

Monk avait composé un gaz particulier qui servirait à combattre l'ennemi. C'était un gaz qui paralysait dans l'instant celui qui le respirait. Son effet était temporaire.

Tout le monde se rassembla autour de la table, sur laquelle Johnny avait disposé les fragments de verre. Tout le monde, sauf Renny qui continuait à mesurer. Doc manœuvra le rayon noir et ils virent apparaître le message suivant : *Papiers importants derrière brique rouge.*

Renny les interrompit avant qu'ils aient pu donner un sens au mystérieux message.

– Ça vient de la tour d'observation, là-bas, sur le gratte-ciel en construction !... C'est de là qu'on a tiré.

– Allons-y !... commanda Doc.

Les hommes se précipitèrent dans le corridor. Doc s'attarda quelques instants derrière eux. Il avait l'habitude de faire, comme ça, des choses qui paraissaient sans importance, et qui, plus tard,

avaient souvent des conséquences surprenantes.

Les six hommes s'engouffrèrent dans un ascenseur avec une brusquerie qui fit sursauter le liftier. La cage se mit à descendre en grinçant. Doc et ses compagnons impressionnaient à ce point le liftier qu'ils faillirent atterrir dans la cave. Mais Doc appuya à temps son doigt de bronze sur le bouton du rez-de-chaussée.

Ils traversèrent le vestibule au galop. Un taxi était arrêté au coin de la rue. Ils s'entassèrent dans la voiture.

– Barney Oldfield ! cria Doc au chauffeur interloqué. En quatrième vitesse !

Le taxi démarra en trombe. Dans ce quartier de magasins, les rues étaient désertes. À cette heure, la foule était plus loin, du côté des théâtres.

Dans un crissement de pneus, le taxi s'arrêta. Doc et Renny foncèrent vers l'entrée du gratte-ciel. Les autres suivaient. Ham n'avait pas quitté sa canne noire.

– Ma course ! gémit le chauffeur.

– Attendez ! cria Doc.

Dans le hall à peine achevé, Doc appela le gardien de nuit. Personne ne répondit. Doc était surpris. Il y avait pourtant un gardien, ici ?

Ils prirent l'ascenseur jusqu'au dernier étage. Toujours pas de gardien ! Ils grimpèrent un escalier qui les mena au pied des poutrelles de fer. Le gardien était là, – bâillonné et ligoté !

L'homme, un grand Écossais aux joues rouges, poussa un soupir de soulagement – et d'étonnement – lorsque Doc rompit les cordes comme s'il s'agissait de ficelles.

– Qui t'a ligoté ? interrogea Doc. De quoi avait-il l'air ?

– Bon Dieu ! Je n'en sais rien, répondit l'Écossais dans un souffle. Je n'ai rien vu, sauf une chose : le bout de ses doigts était rouge, rouge comme s'il l'avait trempé dans le sang !

Les six hommes montèrent à l'assaut des poutrelles.

– C'est à peu près d'ici, qu'il a tiré, dit

Johnny, un instant plus tard.

Johnny n’était pas du tout hors d’haleine. Son endurance égalait presque celle de Doc. Il pouvait tenir le coup plusieurs jours avec une croûte de pain et de l’eau.

Doc se redressa, brandissant une lampe de poche. Ce n’était pas une lampe ordinaire. Un générateur minuscule mais très puissant lui fournissait du courant.

Une violente lumière inonda la plate-forme.

– Le coup est parti de là, fit Doc.

À quelques pas, une poutrelle glissante de pluie offrait un raccourci. Avec l’assurance d’une araignée sur son fil, Doc la parcourut. Les autres préférèrent la contourner.

Quand ils arrivèrent sur les planches, Doc examinait deux cartouches vides qu’il avait ramassées.

– Ce sont les cartouches dont je vous ai parlé. C’était bien un fusil à deux coups.

– Comment en êtes-vous si sûr, Doc ? demanda Renny.

Du doigt Doc indiqua sur les planches deux petites marques à peine visibles. Elles avaient été faites par les canons d'un fusil à deux coups qui avait reposé quelques instants sur le bois.

– C'est un homme de petite taille, ajouta Doc. Plus petit que Long Tom, en fait. Et plus large d'épaules.

– Hein ?

Voilà qui dépassait même les facultés de Ham.

Doc revint sur ses pas. Il montra une poutrelle qui, protégée par une autre, était sèche d'un côté. Mais il y avait une tache humide sur l'acier.

– Le tueur l'a frôlée de l'épaule en passant. Ce qui nous indique sa taille. Et ça nous prouve également qu'il a de larges épaules, car seul un homme très trapu pouvait toucher la poutrelle. Maintenant...

Doc se tut brusquement. Rigide comme le bronze auquel il faisait songer, il s'appuya contre une poutrelle. L'or pâle de ses yeux brillait.

– Qu'est-ce qu'il y a, Doc ?

– Quelqu'un vient de frotter une allumette, là-

bas, dans l'appartement que nous venons de quitter !

Il étouffa un cri.

– Là ! Encore une !

Doc sortit ses jumelles et les braqua vers la fenêtre lointaine. Il ne vit presque rien. L'allumette se consumait. Seuls les doigts qui la tenaient étaient éclairés.

– Les doigts ! Le bout des doigts est rouge !

IV

La menace de la Mort Rouge

Doc attendit encore dix secondes.

– Allons-y ! Foncez vers l'appartement, vite !

Les cinq hommes dévalèrent les poutrelles au péril de leur vie. Mais il leur fallut dix bonnes minutes pour atteindre l'ascenseur.

– Où est Doc ? demanda Monk.

– Il est resté là-haut !

Pas du tout ! Doc s'était frayé un chemin à travers les échafaudages, jusqu'au monte-charge que les ouvriers utilisaient à l'extérieur du bâtiment.

Les commandes du monte-charge étaient en bas, à une bonne centaine de mètres, et il n'y avait personne pour les manœuvrer. Doc se

débarrassa de son veston et le roula en boule. Distant de deux mètres, le câble qui entraînait l'appareil était à peine visible dans l'obscurité. Doc prit son élan et l'attrapa au vol. S'aidant de sa veste pour protéger ses paumes de la friction, il se laissa glisser.

Le vent sifflait à ses oreilles, et l'étoffe de sa veste se mit à fumer. Il s'arrêta pour la retourner. Puis il reprit sa vertigineuse descente.

C'est ainsi que Doc toucha le sol pendant que les autres discutaient encore dans l'ascenseur. Il fallait absolument arriver au bureau avant que le tireur ne soit parti. Doc sauta dans le taxi qui attendait toujours et lança un ordre bref.

Doc avait l'art de se faire obéir. Le taxi fit demi-tour en montant sur le trottoir et fonça dans la nuit. Le trajet prit quelques minutes à peine. Doc sauta de la voiture en marche, pénétra dans le vestibule et attrapa le liftier par le bras.

– Il y a un moment, tu as fait monter un homme au quatre-vingt-sixième. Comment était-il ?

– Personne n’est venu ici depuis que vous êtes partis ! répondit le garçon avec force.

Doc réfléchit. Il avait supposé que le tireur était entré dans le bureau. À présent, il semblait bien que ce n’était pas le cas !

– Écoute bien ! ordonna-t-il au garçon. Ne bouge pas d’ici et dis à mes hommes qui arriveront dans une minute, qu’ils se jettent sur quiconque sort de cet immeuble ! Moi, je monte !

Doc arrêta l’ascenseur au quatre-vingt-cinquième étage. Il grimpa silencieusement l’escalier qui menait aux bureaux de son père.

La porte était entrouverte. Une obscurité menaçante régnait dans la pièce.

Doc éteignit la lumière dans le corridor. Il ne craignait rien dans l’obscurité, ayant développé son ouïe à tel point qu’il percevait des sons qu’aucun être humain ne pouvait entendre. Il fit un tour rapide de l’appartement. Manifestement, l’individu avait disparu.

Ses hommes arrivèrent en courant. Monk

n’était pas avec eux. Doc alluma dans toutes les pièces.

– Monk monte la garde en bas, dit Renny.

Doc regarda la table. Et là, bien en évidence, il vit une enveloppe rouge sang !

Doc prit un livre, l’ouvrit et s’en servit comme d’une pince pour saisir le message. Il le porta dans le laboratoire et le plongea dans un liquide désinfectant.

– Certains meurtriers envoient à leur victime des enveloppes renfermant les germes des plus étranges maladies, expliqua-t-il. Et rappelez-vous comment mon père est mort !

Prudemment, il ouvrit l’enveloppe et en sortit la missive. Sur le papier rouge, des mots s’alignaient, écrits à l’encre noire :

Savage, arrêtez vos recherches. Autrement, la Mort Rouge frappera une fois de plus.

Il n’y avait pas de signature.

En silence, ils retournèrent dans le bureau.

Long Tom fit une nouvelle découverte. Il

montra du doigt la boîte aux rayons ultraviolets.

– Cette boîte a été déplacée !

– En effet, dit Doc. Et le type qui est entré ici a sûrement utilisé cet appareil. Je pense qu'il a inspecté la vitre que Johnny a recomposée.

– Et il a lu le message, alors ? grommela Monk.

– Probablement.

– Est-ce qu'il a pu en tirer quelque chose ?

– Je l'espère, dit Doc sèchement.

Ses compagnons étaient surpris, mais Doc ne les éclaira pas sur cette déclaration.

– On le trouvera, où qu'il se cache ! affirma Ham avec un drôle de sourire. Qui oserait sortir de l'immeuble en voyant la gentille figure de Monk ?

À cet instant, les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Monk apparut et s'approcha de sa démarche simiesque.

– Eh bien ! Qu'est-ce que vous voulez ?

Les autres le regardèrent, interloqués.

Monk leva les sourcils.

– Vous n'avez pas téléphoné en bas pour me dire de monter ?

Doc secoua lentement la tête.

– Non.

Monk poussa un grognement à faire rougir de honte l'animal qu'il évoquait si bien. Il secoua ses bras interminables en hurlant :

– On s'est fichu de moi ! Ah ! Si j'attrape le...

Doc était déjà en train d'installer l'appareil à lumière noire sur la table. Il le dirigea vers la vitre reconstituée.

– Regardez, vous autres !

Le message avait été modifié !

Neuf mots avaient été ajoutés au texte original. On lisait à présent :

Papiers importants derrière brique rouge de la maison au coin des rues Mountainair et Farmwell...

– Dites donc ! explosa Renny, comment ?...

D'un geste de la main, Doc l'interrompit. Il entraîna ses hommes dans le corridor. Pendant que l'ascenseur les menait une nouvelle fois au rez-de-chaussée, Doc expliqua :

– Quelqu'un a envoyé Monk en haut, pour pouvoir sortir librement.

– Ça, je m'en doute, grogna Monk. Mais qui a bien pu ajouter ces mots au message ?

– Moi, répondit Doc. J'étais certain que le tireur nous avait vu à l'œuvre avec les rayons ultraviolets, et qu'il se débrouillerait pour comprendre à quoi ils servaient. Alors j'ai modifié le message pour l'attirer dans un piège.

Monk se frotta les mains.

– Il ne perd rien pour attendre !

Le taxi était toujours là.

– Dites donc, gémit le chauffeur, quand est-ce que je serai payé, hein ? Faut payer aussi pour l'attente...

Doc lui fourra dans la main un billet qui lui fit sortir les yeux de la tête.

Déchaîné, le chauffeur fonça vers la cinquième avenue. La pluie fouettait les vitres.

– Cette maison aux briques rouges est inhabitée, dit Doc. C'est pourquoi je l'ai choisie.

Un motard de la police les prit soudain en chasse, en actionnant sa sirène. Il arriva bientôt à leur hauteur, mais lorsqu'il aperçut Doc, vivante statue de bronze, il fit un geste respectueux de la main. C'était la première fois que Doc le voyait. Le policier avait dû connaître son père.

Le taxi avait pris à l'est de la cinquième avenue et il cherchait son chemin dans des rues sombres et peu fréquentées. Il s'arrêtait à tous les coins de rue, hésitait, repartait.

– Nous y sommes ! dit Doc.

Le quartier était vraiment sinistre. Dans la rue étroite, les trottoirs tombaient en morceaux. On s'enfonçait jusqu'aux genoux dans des fondrières.

– Vous avez tous une bombe à gaz ? Alors, Monk devant, Long Tom et Johnny à droite, Renny à gauche. Je prendrai l'arrière. Ham, tu

resteras en réserve pour les cas d’urgence !

La maison avait deux étages. Elle était complètement délabrée. Les murs menaçaient de s’écrouler et les tuiles semblaient prêtes à glisser. On pouvait presque enfoncer le doigt dans les briques rouges. La lumière vacillante d’un réverbère éclairait la scène comme à regret.

Doc se hissa dans la maison d’un geste vif, semblable à la détente d’un chat sauvage. Il ne faisait pas le moindre bruit.

Il aperçut aussitôt sa proie.

L’homme était derrière la maison ; il traversait la cour à pas de loup en frottant une allumette. Il était petit, mais très musclé. Avec son nez en crochet, ses lèvres épaisses, son teint cireux, c’était vraiment un être étrange !

Et le bout de ses doigts était peint en rouge.

Doc resta caché pour mieux l’observer.

L’homme hésitait, l’air embarrassé. Il ne trouvait pas ce qu’il cherchait. Il murmura quelque chose dans une langue mystérieuse.

En entendant ces mots, Doc tressaillit

violemment. Il ne s'attendait pas à voir un homme s'exprimer dans cette langue comme si c'était sa langue maternelle. Car c'était la langue d'une civilisation disparue !

L'homme paraissait sur le point d'abandonner ses recherches. Il frotta encore une allumette et empocha la boîte. Il se raidit soudain.

Dans la nuit mouillée de pluie, s'élevait un son mélodieux, surprenant comme le chant d'un oiseau exotique. Il semblait sourdre de partout. L'homme était épouvanté.

Doc envoyait un message à ses compagnons. Il leur disait de prendre garde. L'homme n'était peut-être pas seul.

L'individu se retourna, chercha quelque chose dans l'obscurité. Près d'un tas de bois, il se pencha vers un fusil à deux coups. L'arme était d'un fort calibre, et flanquée de viseurs télescopiques. La main de l'homme se referma sur la crosse...

Doc bondit comme un fauve. L'homme n'eut pas le temps de faire un geste. Un bras d'acier le

ceinturait ; il étouffait sous la main qui l'avait pris à la gorge.

Les autres arrivèrent hors d'haleine. Ils n'avaient trouvé personne.

– Vous voulez que je le tienne ? suggéra Monk en ricanant.

Doc secoua la tête et lâcha prise. L'homme voulut s'enfuir, mais Doc, rapide comme l'éclair, le ramena à lui.

– Pourquoi as-tu tiré sur nous ? demanda Doc en anglais.

L'homme, très excité, cracha des mots incompréhensibles d'une voix gutturale.

Johnny ôta ses lunettes, puis les remit nerveusement.

– C'est incroyable ! murmura-t-il. Ce qu'il parle là, je crois bien que c'est la langue ancienne des Mayas. La langue de la tribu qui a construit les grandes pyramides de Chichen Itza. Cette tribu a disparu aujourd'hui. Et je n'en sais pas plus qu'un autre sur leur langue. Attendez que je me souvienne de quelques mots !

Doc n’attendit pas. Il se mit à parler l’ancienne langue des Mayas ! Il parlait lentement, articulant avec peine les syllabes étranges, mais il parlait !

L’homme, plus excité que jamais, émit encore quelques sons gutturaux.

Doc lui posa une question.

Le prisonnier secoua la tête.

– Il ne parlera pas, dit Doc. Tout ce qu’il avoue, c’est qu’il est chargé de me tuer pour sauver son peuple de quelque chose qu’il appelle la Mort Rouge !

V

Le saut de la mort

Les compagnons de Doc étaient stupéfaits.

– Vous voulez dire, murmura Johnny, que ce gaillard parle vraiment la langue des anciens Mayas ?

– Sans aucun doute.

– C'est fantastique ! Ces gens ont disparu depuis des centaines d'années ! Quelques péons ignorants ont peut-être survécu jusqu'à nos jours, mais les Mayas de la classe supérieure sont disparus, évanouis ; personne ne sait ce qu'ils sont devenus !

– C'était un peuple merveilleux, dit Doc avec conviction. Leur civilisation a sans doute surpassé celle de l'Égypte.

– Demandez-lui donc pourquoi il se met du

rouge sur les doigts, jeta Monk qui se souciait peu des civilisations anciennes.

Doc transmit la question. L'homme répondit d'un air hargneux.

– Il dit qu'il appartient à la secte des guerriers. Seuls les guerriers ont les doigts rouges.

– Ça alors ! grogna Monk.

– Il n'en dira pas plus, déclara Doc. On va l'emmener à l'appartement et voir si on peut le faire changer d'avis.

En fouillant le prisonnier, Doc découvrit un poignard assez surprenant. La lame était faite d'obsidienne, une pierre volcanique dure comme le verre et coupante comme un rasoir. Une lanière de cuir enroulée autour de la pierre servait de manche.

Doc prit le poignard et emporta aussi le fusil à deux coups. Cette arme superbe avait été fabriquée en Angleterre chez Webley and Scott.

Monk se chargea avec plaisir du prisonnier qu'il poussa devant lui, vers le taxi.

En cours de route, en réponse à une nouvelle

et pressante question, l’homme se contenta d’affirmer une chose que Doc avait déjà devinée.

– Il prétend qu’il est un authentique Maya, traduisit Doc pour les autres.

– Dites-lui que je vais lui arracher les oreilles et les lui faire avaler, s’il ne se décide pas à parler, suggéra Monk.

Doc, désireux de voir l’effet des menaces sur le prisonnier, répéta les paroles de Monk.

Le Maya haussa les épaules et murmura quelques mots avec mépris.

– Il dit, expliqua Doc, que dans son pays les arbres sont pleins de tes semblables, mais plus petits. Il veut dire des singes !

Ham éclata d’un rire sonore et Monk se tut pour un bon moment.

La pluie avait presque cessé lorsqu’ils arrivèrent devant le gratte-ciel. Ils montèrent dans l’appartement.

Le Maya refusait toujours de parler.

– Si seulement nous avions une sorte de sérum de vérité, dit Long Tom en passant la main dans ses cheveux blonds.

Renny leva le poing.

– Voilà le sérum de vérité ! Je vais lui montrer comment ça fonctionne !

Il s'approcha de la porte de la bibliothèque. Bang ! D'un seul coup il fracassa le panneau de la porte. Un autre que lui aurait eu la main en sang. Il retira son poing des débris et souffla quelques éclats de bois. Ses articulations étaient intactes.

Après cette démonstration, il se dressa, menaçant, devant le prisonnier.

– Je veux savoir si le père de Doc a été assassiné, et, si oui, qui est l'auteur du meurtre. Et il faut qu'il nous dise aussi pourquoi il a tiré sur nous ! pouvez-vous traduire ça, Doc ?

L'homme ne desserra pas les lèvres. Il avait peur, mais il semblait décidé à tout supporter plutôt que de parler.

– Attends un moment, Renny, dit Doc.

Essayons quelque chose de plus subtil.

– Par exemple ?

– L'hypnotisme. Si cet homme est vraiment de la race dont il parle, il sera probablement sensible à une influence hypnotique...

Doc se plaça en face du Maya, et commença à exercer le pouvoir étrange de ses yeux dorés. Bientôt cette puissance implacable subjugua l'homme, le soumit à son influence inexorable. Pendant quelques instants, le prisonnier demeura immobile ; mais ses yeux se révulsaient. Puis il commença à se balancer sur son siège. Soudain, il se dressa en poussant un cri perçant.

D'un bond, il bouscula Renny. Celui-ci était à ce point fasciné par le regard de Doc, qu'il n'arrivait pas à briser sa torpeur. Il fit un geste vers le Maya. Trop tard. L'homme était déjà à la fenêtre. La tête la première, il sauta dans le vide – vers la mort !

Un silence stupéfié remplit la pièce.

– Il avait peur de parler, murmura enfin Ham. Il a préféré se tuer.

– Je me demande vraiment ce que tout ça veut dire, émit Long Tom, perplexe.

– Voyons si le message de mon père peut nous être utile, suggéra Doc.

Ils le suivirent dans la bibliothèque.

Papiers importants derrière brique rouge, disait le message. Mais où était cette brique rouge ? Et ces papiers, étaient-ils intacts ? Et surtout, qu'est-ce qu'ils contenaient ?

Doc prit la boîte aux rayons ultraviolets et entraîna le groupe dans le laboratoire.

Au même instant tout le monde remarqua que le sol du laboratoire était fait de briques.

Et ces briques étaient rouges !

Doc actionna l'appareil. Il éteignit la lumière et dirigea les rayons vers le sol.

Tout à coup une des briques se mit à luire d'une étrange phosphorescence rouge. Le vieux Savage y avait introduit une substance qui la faisait irradier sous l'action de la lumière noire. Cette brique dissimulait une cavité d'où Doc retira un paquet de feuilles soigneusement

enveloppé dans de la toile cirée. Ham ralluma. Les hommes s'approchèrent avec une intense curiosité.

Doc ouvrit le paquet. Frappés de sceaux dorés, les papiers avaient l'air très officiel. Et ils étaient rédigés en espagnol !

Un par un, après les avoir parcourus, Doc les passait à Ham. L'avocat les étudia avec un intérêt passionné. Quand Doc eut terminé, il regarda Ham en levant les sourcils.

– Ces documents sont une concession accordée par le gouvernement d'Hidalgo, déclara Ham. Ils vous font propriétaire de plusieurs centaines de kilomètres carrés à la condition que vous payiez à ce gouvernement la somme de cent mille dollars par an et que vous lui laissiez un cinquième de tout ce que vous emporterez hors du pays. La concession est valable pour quatre-vingt-dix-neuf ans.

Doc leva le doigt.

– Remarque bien ceci, Ham ! Ces papiers me sont adressés. Et pourtant ils ont été rédigés il y a

plus de vingt ans. Quand j'étais encore un enfant !

– Vous savez ce que je pense ?

– La même chose que moi : ces documents sont le titre de propriété de l'héritage que mon père m'a laissé. Cet héritage, c'est quelque chose qu'il a découvert il y a vingt ans.

– Et ce quelque chose, c'est quoi ? voulut savoir Monk.

Doc haussa les épaules.

– Mes amis, je n'en ai pas la moindre idée. Mais c'est sans conteste très important. Mon père n'a jamais traité de petites affaires. Je l'ai vu faire une transaction d'un million de dollars avec autant de flegme que s'il achetait un cigare !

Doc se tut et regarda ses hommes l'un après l'autre. Il semblait lire dans leur regard.

– Je vais partir à la recherche de cet héritage, dit-il enfin. Je n'ai pas besoin de vous demander si vous êtes de la partie ?

– Et comment ! s'écria Renny.

Les autres lui firent un écho enthousiaste.

Doc mit les papiers en sécurité dans sa poche tandis qu'ils revenaient dans le bureau.

– Est-ce que les Mayas ont habité l'Hidalgo ? demanda soudain Renny.

Johnny, qui jouait avec ses lunettes, lui répondit.

– Les Mayas étaient répandus un peu partout en Amérique Centrale. Mais les Itzans, auxquels appartenait notre impulsif prisonnier, habitaient le Yucatan au moment de leur plus grande prospérité. Toutefois, la République de Hidalgo n'est pas loin de là, elle est située au milieu des montagnes, à l'intérieur des terres.

– Je suis sûr qu'il y a un rapport entre ce Maya et l'héritage de Doc, déclara Long Tom.

Doc regardait par la fenêtre. Son visage de bronze était dans l'ombre.

– Notre but à présent, dit-il lentement, est de mettre la main sur l'homme qui a donné des ordres au Maya.

– Vous pensez qu'il n'agissait pas seul ?

– Ce Maya ne comprenait pas l'anglais, continua Doc. Or l'homme qui a déposé cet avertissement ici même, l'a rédigé en anglais. De plus, il avait assez d'instruction pour manipuler les rayons ultraviolets. Et il se trouvait certainement dans l'immeuble quand les coups de feu ont été tirés...

Doc prit le fusil du Maya et chercha le numéro de fabrication de l'arme. Il décrocha le téléphone.

– Demandez-moi la fabrique d'armes Webley and Scott, à Birmingham, Angleterre. Oui, bien sûr, en Angleterre !

Il ajouta pour ses amis :

– Peut-être que la firme nous dira à qui elle a vendu ce fusil.

– Ils seront ravis en Angleterre, d'être réveillés en pleine nuit par un coup de téléphone d'Amérique ! dit Monk.

– Tu oublies les cinq heures d'écart, jeta Ham. C'est le matin là-bas ! Ils viennent de se lever.

Doc était de nouveau tourné vers la fenêtre. Il

avait le sentiment que, cette fenêtre présentait quelque chose d'anormal.

Et soudain il comprit ! Le ciment sous la dalle de granit qui formait l'appui de la fenêtre, était plus frais à l'une de ses extrémités. Il se pencha vivement au dehors. Un fil s'échappait par le trou que le projectile avait percé dans le mur et pénétrait dans une fenêtre un étage plus bas.

Doc se redressa d'un bond. Ses mains se mirent à fouiller partout. Tout à coup il exhiba un minuscule microphone.

– On nous écoute ! De la chambre en dessous ! Allons-y !

Doc arriva dans le corridor avant les autres. Il se colla contre le mur et essaya de tourner la poignée de la porte. En vain ! Il exerça une poussée qui, pour lui, était légère. La serrure vola en éclats.

Un coup de feu claqua. Doc entendit siffler la balle à ses oreilles. Un deuxième coup suivit. Le bruit était assourdissant. Dans le corridor, le

plâtre retombait en morceaux sur le sol.

Une porte se ferma dans l'appartement.

Doc se glissa dans la pièce. L'ennemi s'était replié dans une pièce voisine.

Tout cela avait pris quelques secondes. Les hommes de Doc accouraient.

– Restez où vous êtes ! ordonna Doc.

Il voulait en finir seul. Il traversa la pièce, contourna une table où traînaient des mégots de cigarettes, et essaya la porte suivante. Elle était fermée, mais pas pour longtemps ! Certain d'être accueilli par un nouveau coup de feu, Doc s'accroupit devant la porte et, dans cette position, il exerça une violente poussée de la main qui fit sauter la serrure et les gonds tandis que le battant de la porte s'écroulait avec fracas. Mais la pièce était vide !

Une échelle de corde pendait à la fenêtre. Elle était attachée au pied d'un radiateur et visiblement tendue par le poids d'un homme.

D'un bond, Doc fut à la fenêtre.

Dans l'obscurité, l'homme qui descendait les

échelons n'était qu'une masse indistincte. Doc sortit sa lampe de poche. L'homme avait disparu. Il était passé par une autre fenêtre !

Doc enjamba l'appui et dégringola le long de l'échelle. Il passa une première fenêtre. Elle était fermée. La fenêtre suivante était fermée également. La troisième aussi ! Doc savait déjà qu'il était descendu trop bas.

Il n'accorda pas un regard à l'abîme qui s'ouvrait sous ses pieds. Pourtant la rue, comme tracée au cordeau, se dessinait à une distance infinie.

Il remonta d'un mètre. Soudain l'échelle de corde tressaillit violemment. Doc leva les yeux.

Une fenêtre était ouverte maintenant. Doc vit l'homme qui avait empoigné l'échelle à pleines mains et la secouait avec fureur. Le visage de l'homme restait caché.

Doc était balancé comme le flotteur d'une ligne. Il essaya de saisir l'appui d'une fenêtre. Ce faisant, il jeta un coup d'œil dans la direction de son agresseur. Celui-ci tenait l'échelle d'une

main à présent et, dans l'autre, Doc put voir briller la lame d'un couteau.

VI

Des plans de travail

Doc réagit à la seconde.

Il lâcha l'échelle, bien qu'il n'eût aucune chance de saisir la moindre aspérité sur la façade, car l'immeuble était d'une architecture très moderne, sans balcons ni motifs décoratifs.

Doc savait ce qu'il faisait. Mais cela exigeait des nerfs d'acier et une force surhumaine.

L'échelle se détendit brusquement. Sous la secousse, l'homme faillit perdre l'équilibre. Il lâcha le couteau et se retint précipitamment à la fenêtre.

Au même instant, Doc rattrapait l'échelle. Il se balança quelques mètres plus bas, à hauteur d'une autre fenêtre, et se hissa sur l'appui.

Il s'en fallut de peu ! L'homme avait repris

son équilibre. D'un coup sec il trancha la corde retenant l'échelle qui passa en virevoltant à côté de Doc.

Collé à la vitre, Doc fit basculer la fenêtre vers l'intérieur et bondit dans la pièce qu'il traversa en coup de vent. Il s'arrêta dans le corridor. L'ascenseur descendait. Sa proie lui échappait une fois encore !

Deux étages plus haut, Renny hurlait :

– Doc ! Où êtes-vous ?

Doc ne répondit pas. Il se précipita vers la porte de l'ascenseur. Telle une masse, son poing s'abattit sur la paroi métallique. La porte céda comme une boîte en fer-blanc. Doc tourna l'interrupteur de sécurité qui commandait le circuit électrique. L'ascenseur resta suspendu. Doc se pencha dans la cage. Il était déçu. L'ascenseur était presque au niveau de la rue.

Cinq minutes passèrent avant que le liftier envoyât un autre ascenseur. Doc et ses hommes se retrouvèrent enfin dans la rue. L'homme avait disparu. Personne ne put donner la moindre

description du fugitif.

Il y avait un grand attroupement sur le trottoir. Un passant avait éprouvé l’émotion de sa vie en trébuchant sur le corps du Maya qui avait sauté par la fenêtre.

Doc Savage expliqua à la police comment le Maya s’était tué. Et tel était le prestige de Doc, et l’estime que lui avait valu son père, qu’on ne lui fit aucun ennui. Bien plus, le commissaire de New York ordonna qu’on n’établisse aucun lien dans la presse entre Doc et ce suicide.

Lorsqu’ils furent remontés chez eux, Doc commença à établir des plans en vue du grand voyage en Amérique Centrale.

Il confia à Ham certains des papiers qu’il avait découverts dans le laboratoire.

– Ta carrière d’avocat t’a fourni de nombreuses relations à Washington, dit-il. Tu connais bien les hauts fonctionnaires du gouvernement. Tu t’occuperas donc de l’aspect légal de notre voyage.

Ham regarda sa montre.

– Il y a un avion pour Washington dans deux heures. Je le prendrai.

– C'est trop long. Prends mon hélicoptère. Nous te rejoindrons ce matin vers neuf heures.

Ham était un pilote de premier ordre ; comme tous les autres, d'ailleurs.

– Où est-il, l'hélicoptère ?

– Sur le terrain de North Beach, à Long Island.

Ham disparut, sa canne à la main.

– Renny, prends tous les instruments dont tu auras besoin. Et n'oublie pas les cartes. Tu seras notre navigateur. Car, bien entendu, nous partons en avion.

– D'accord, dit Renny.

Pour une fois, il ne cachait pas son plaisir. Que d'aventures en perspective !

– Long Tom, ton affaire, c'est l'électricité. Tu sais ce qu'il nous faut ! continua Doc.

– Tu parles ! répondit Long Tom d'un air épanoui. Il n'était nullement mal portant. Mais de

temps en temps il piquait des colères terribles. Alors il s'en donnait à cœur joie. Son teint cireux lui venait sans doute des longues heures qu'il passait à travailler dans le laboratoire.

– Les produits chimiques ! dit Doc à Monk.

– O. K., grogna celui-ci.

Il sortit en se dandinant. Personne n'eût pu croire qu'un homme si rude, était un des plus grands chimistes actuels. Monk avait un laboratoire personnel, non loin de Wall Street. C'est là qu'il se rendait à présent.

Johnny, l'archéologue, resta seul avec Doc.

– Johnny, ton boulot sera peut-être le plus important. Trouve-nous des renseignements précis sur l'Hidalgo. Et sur la race maya.

– Vous pensez que le côté maya est capital ?

– J'en suis convaincu, Johnny.

Le téléphone sonna.

– Voilà l'Angleterre, dit Doc. Ils ont pris leur temps !

Il décrocha, dit quelques mots, puis donna

rapidement le modèle du fusil et le numéro de fabrication.

– À qui a-t-il été vendu ?

Quelques minutes plus tard, il reçut la réponse.

Doc raccrocha. Il était impassible, mais ses yeux brillaient.

– Ils ont vendu le fusil au gouvernement d'Hidalgo. Il faisait partie d'une grande quantité d'armes livrées là-bas il y a quelques mois.

Johnny ajusta ses lunettes.

– Il faudra faire très attention. Ils sont capables de saboter l'avion.

– J'y ai déjà pensé, répondit Doc.

Johnny voulut savoir ce qu'il avait prévu, mais Doc était déjà parti.

En souriant, Johnny se mit au travail. Il était rassuré. Quelles que soient les ruses de l'ennemi, Doc trouverait une riposte immédiate. À l'instant même, il le savait, Doc était en train de mettre au point un plan digne de son ingéniosité sans limites.

VII

La piste dangereuse

Il ne pleuvait plus.

Une aube sinistre, traversée d'une bise glaciale, se levait sur Long Island. Les grands hangars du terrain de North Beach étaient rangés dans le brouillard comme de longues boîtes grises. Des projecteurs tentaient de percer l'obscurité.

Un bimoteur attendait sur la plaine. Sur le fuselage, en lettres noires : *Clark Savage Jr.*

Le personnel de l'aéroport s'affairait autour de l'avion, hissant de grosses caisses dans la carlingue. Sur chacune des caisses étaient imprimés les mots : *Clark Savage Jr, Expédition Hidalgo.*

– Qu'est-ce que c'est, Hidalgo ? demanda un

mécanicien.

– J’sais pas, un pays, je suppose, répondit un autre.

Ce dialogue montrait bien que peu de gens connaissaient le pays Hidalgo. Pourtant cette république d’Amérique Centrale n’était pas de dimensions négligeables.

Lorsque la dernière caisse fut hissée à bord, un mécanicien claqua la porte de la carlingue. L’aube indécise et la buée sur les vitres ne permettaient pas de voir l’intérieur de la cabine.

Les moteurs se mirent à tourner dans un bruit d’enfer. L’appareil n’était pas de fabrication récente.

Quelques hommes seulement perçurent alors le bruit d’un autre avion qui survolait la plaine. Ils virent une forme vague qui traversait la grisaille. Son vrombissement était étouffé par le rugissement du bimoteur.

Celui-ci s’avançait à présent, de plus en plus vite, jusqu’au bout du terrain, puis s’éleva lentement dans les airs.

Alors se produisit une chose stupéfiante !

L'appareil se transforma soudain en une gerbe de flammes. Il explosa et des morceaux fumants s'abattirent sur un quartier résidentiel proche de New York. Des vitres volèrent en éclats un peu partout. À coup sûr, il n'y avait pas de survivants, à bord de l'avion.

– C'est bien ce que je craignais, dit froidement Doc.

Son avion avait été secoué. Il le redressa aussitôt.

Car Doc et ses hommes ne se trouvaient pas dans le bimoteur, mais bien dans l'appareil, de construction plus récente, qui venait de survoler le terrain. Doc avait dirigé le décollage du bimoteur à distance, par commande radio. Il ignorait comment l'ennemi avait réussi à le faire sauter. Mais, grâce à Dieu, eux-mêmes étaient saufs ! Doc s'était servi d'un de ses vieux avions comme appât.

– Des explosifs ont été introduits dans une des caisses, conclut-il. Cela nous prive d'une partie

de notre équipement. Enfin, on s'en passera !

– Ce qui m'épate, murmura Renny, c'est que la bombe ait explosé en l'air !

Doc mit le cap sur Washington.

– C'est très simple, dit Renny. Un altimètre a été placé dans la bombe, qui enregistrait les changements d'altitude. Il ne restait qu'à y fixer un contact électrique qui se déclencherait à une hauteur donnée et – bang !

– Bang ! comme tu dis, ricana Monk.

L'avion passa au-dessus du bras levé de la statue de la liberté et fonça vers le sud, par-delà les marais de Jersey.

À leur bord, ils avaient emporté la part la plus précieuse de leur matériel. L'équipement était serré dans des caisses métalliques ; un métal d'un alliage très subtil, plus léger que le bois.

Les gratte-ciel de Philadelphie furent bientôt en vue. Doc vira à l'est du centre de la ville et commença à descendre vers un aéroport qui se trouvait aux environs de Washington.

Doc posa l'appareil sur le terrain comme une

plume et le mena ensuite à petite vitesse devant les bâtiments d'administration. Mais il cherchait vainement son hélicoptère. Pourtant, si Ham était arrivé, il aurait dû le laisser ici.

Un employé en uniforme blanc courait à leur rencontre.

– Ham n'est pas arrivé ?

– Qui ?

– Le Brigadier général Théodore Marley Brooks !

L'employé était décontenancé.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? gronda Doc.

– Le directeur de l'aéroport a enfermé dans un bureau un homme qui prétend être votre Brigadier !

– Enfermé ! Pourquoi ?

– Le directeur est également commissaire. Nous avons reçu un coup de téléphone comme quoi ce type avait volé un hélicoptère appartenant à un certain Clark Savage. Nous l'avons arrêté.

Vraiment, leur ennemi était plus retors qu'ils

ne croyaient !

– Où est l'hélicoptère ?

– Eh bien ! le Clark Savage qui a téléphoné a demandé qu'on aille le chercher avec l'hélicoptère pour le ramener ici et le mettre en présence du voleur...

Monk poussa un cri de rage.

– Idiot ! Tu es en train de parler à Clark Savage.

– Je ne comprends pas..., balbutia l'employé.

– On vous a mené en bateau, dit Doc ironiquement. Et le pilote qui a conduit l'hélicoptère est en danger de mort. Est-ce qu'on sait où il est allé ?

– Le directeur le sait !

Ils se précipitèrent vers le bâtiment de l'administration. Ham était là, bouillant de colère. D'habitude il réussissait à sortir de n'importe quel guêpier. Mais cette fois il n'avait pu convaincre le directeur du terrain.

Doc poussa Ham vers un téléphone.

– Prends contact avec le terrain militaire le plus proche. Trouve-moi un avion de chasse. Je sais que c'est contre les règlements, mais...

– Au diable les règlements !

L'hélicoptère avait été dirigé vers un endroit proche de New Jersey. Doc le repéra sur la carte. C'était dans les collines, un peu à l'ouest du centre de Jersey.

Ham raccrocha.

– Ils sont d'accord. On prépare l'appareil.

Dix minutes plus tard, Doc était aux commandes d'un avion militaire. Il décolla.

En se dirigeant vers le nord, Doc réfléchissait aux intentions de ses ennemis : ceux-ci feraient tout pour l'empêcher d'arriver en Hidalgo.

Doc piqua sur le fleuve Delaware et essaya ses mitrailleuses en tirant sur l'ombre qu'il faisait dans l'eau. Bientôt des collines boisées surgirent sous les ailes de l'avion. Doc prit ses jumelles et examina le paysage. Il y avait des fermes éparpillées çà et là, des chemins de terre. Il découvrit l'hélicoptère au milieu d'une clairière.

Près de son engin, il vit une voiture de sport et deux hommes. L'un d'eux tenait l'autre en respect avec une arme. En se rapprochant, Doc vit qu'il était masqué. Quand l'homme aperçut le chasseur, il bondit vers l'hélicoptère et tira une rafale dans le réservoir. L'essence jaillit sur l'herbe. L'homme frotta une allumette. Une seconde plus tard l'hélicoptère flambait comme une torche.

Doc remarqua une chose : l'homme masqué avait les doigts peints en rouge !

Il était petit et trapu. Il se jeta dans la voiture de sport et démarra en trombe. Doc piqua et tira. La poussière forma un petit nuage derrière la voiture qui dévalait la route vers le nord.

Doc envoya encore une rafale meurtrière. Les balles traçantes éclataient comme des fleurs rouges près de la voiture, de plus en plus près. L'homme donna un violent coup de volant et quitta la route. Il franchit un talus, redressa et s'arrêta brutalement dans un fourré. Doc le vit sortir de la voiture et se jeter en courant dans les taillis.

Doc piqua encore plusieurs fois en mitraillant la colline. Mais la végétation offrait un excellent refuge et rien ne pouvait l'assurer qu'il avait atteint l'individu. Il posa son avion au péril de sa vie et entreprit une chasse à l'homme. En vain.

Quand Doc revint auprès du mécanicien, celui-ci ne put lui donner aucune description précise de l'homme masqué. Il était sorti de la voiture de sport avec un fusil, voilà tout !

Doc téléphona aux autorités et demanda qu'on fouillât les collines. Mais il était certain que son ennemi échapperait aux recherches. Il prit le mécanicien avec lui dans l'avion et retourna à Washington.

Doc rejoignit ses amis après avoir remis le chasseur aux autorités militaires.

– On n'a pas fait de difficultés pour les passeports ? demanda-t-il.

– Si, répondit Ham. C'est assez curieux. Le consul d'Hidalgo était très réticent. Il a d'abord refusé. Il a fallu que je fasse intervenir un

ministre pour qu'il accepte de mettre son cachet sur nos papiers.

– Qu'est-ce que tu crois, Ham ? Était-ce de sa propre initiative ou bien s'est-il laissé acheter ?

– On lui a graissé la patte. Il s'est trahi quand je l'ai accusé de recevoir de l'argent. Mais je ne suis pas arrivé à savoir qui était derrière tout ça.

Renny se renfrogna.

– Il y a quelqu'un qui veut nous empêcher d'aller là-bas. Mais pourquoi, bon Dieu ?

– J'ai mon idée là-dessus, dit Ham. Cet héritage de Doc doit être d'une valeur fabuleuse. Ce n'est pas pour rien qu'on tue des gens et qu'on soudoie des diplomates ! La fameuse concession au milieu des montagnes, voilà l'explication.

– J'aimerais bien savoir ce qui pousse dans ce coin-là ! dit Monk.

Long Tom hasarda quelques réponses :

– Des bananes, de la gomme à mâcher...

– Non, il n'y a pas de plantations dans cette

région, l'interrompit Johnny. Je me suis renseigné à fond. Et je n'ai presque rien trouvé.

– Tu veux dire qu'on n'a pas pu te fournir de renseignements ? dit Ham.

– Exactement. Toute la région est inexplorée.

– Inexplorée ?

– Oh ! Sur la plupart des cartes, le pays est semé de montagnes. Mais sur les cartes détaillées il y a toute une bande de terrain où l'homme blanc n'a jamais pénétré. Et l'héritage de Doc est situé exactement au milieu !

– Alors on va jouer les Christophe Colomb ! rétorqua Monk.

– Quand tu verras ce coin-là, tu diras que le voyage de Colomb était une balade ! Cette région est inexplorée pour une raison bien précise : les Blancs ne peuvent pas y entrer !

Doc avait assisté à cette conversation et il commençait à s'énerver.

– Messieurs, qu'est-ce que nous attendons ? Allons, en route !

Ils décollèrent. Mais avant de partir, Doc téléphona à Miami. Il prit contact avec une fabrique de fournitures pour avions et commanda des flotteurs.

Les sept cents kilomètres qui les séparaient de Miami furent vite avalés. À l'aide de grues, on fixa les flotteurs à l'avion. La nuit n'était pas encore tombée sur la Floride.

Doc fit quelques kilomètres sur les eaux du golfe de Biscaye pour s'assurer que les flotteurs tenaient bien la mer. Puis il retourna à la base des hydravions pour faire le plein.

Ils atteignirent Cuba au début de la nuit et se posèrent à La Havane pour faire encore une fois le plein. Ils repartirent aussitôt.

Doc était toujours aux commandes, infatigable. Renny, navigateur éprouvé, vérifiait la route périodiquement. Dans les intervalles, il s'assoupissait. Les autres dormaient à poings fermés entre les caisses comme dans des lits de palace. Ils souriaient même dans leur sommeil.

À travers les Caraïbes jusqu'à Belize, leur lieu de destination en Amérique Centrale, il y avait environ trois cents kilomètres à franchir par-dessus les eaux.

Pendant quelque temps, Doc vola très bas. Il aperçut des requins et des barracudas. Quelques îles déployaient leurs plages immaculées sous la lune tropicale. Doc réveilla ses compagnons pour leur faire admirer le spectacle de la mer du Sud où les vagues phosphorescentes éclataient en mille paillettes argentées.

Un peu plus tard, ils décrivaient de grands cercles au-dessus des rues basses et étroites de Belize.

VIII

Toujours l'ennemi !

Le soleil s'était levé dans une orgie de couleurs. La jungle se perdait dans le bleu infini de l'horizon.

Doc descendit lentement et posa l'avion sur la mer peu agitée. L'écume jaillit et frappa les ailes de l'appareil qui s'avança vers la côte.

Renny s'étira.

– Dites donc, je crois qu'au bon vieux temps des pirates on a constitué les fondements de cette ville avec des bouteilles de rhum ! Pas vrai, Johnny ?

– Possible !

Plink !

On aurait dit qu'un enfant s'amusait à tirer sur

une boîte en fer-blanc.

Plink !

Bur-r-r-rip ! C'était un rugissement.

– Eh bien ! comme...

Monk tomba en arrière. Doc avait remis les gaz à toute volée et, dans le tonnerre des moteurs, l'avion fonça vers le rivage.

– Qu'est-ce qui se passe ? hurla Ham.

– On mitraille les flotteurs ! Surveillez la plage ! Essayez de voir qui nous tire dessus !

– Pour l'amour du Ciel ! gémit Monk. On ne se débarrassera donc jamais de ces Doigts Rouges ?

– Ils ont dû avertir quelqu'un de notre arrivée !

À travers le bruit des moteurs, on entendait distinctement les rafales. Quelques projectiles traversèrent le fuselage. Renny porta la main à son épaule ; heureusement, ce n'était qu'une égratignure. Une nouvelle volée de plomb fit des dégâts dans la caisse qui contenait le matériel électrique.

L’œil perçant de Doc découvrit l’ennemi.

– Là, derrière cet arbre !

Le tireur d’élite appuyait son arme sur le tronc couché d’un palmier royal. Les hommes épaulèrent. Une salve nourrie percuta l’arbre, empêchant le tireur de relever la tête.

L’avion planta ses flotteurs dans la boue du rivage. Ce n’était pas trop tôt : ils commençaient à se remplir d’eau !

Doc, Renny et Monk sautèrent de l’avion. Les trois autres continuaient à mitrailler le tronc d’arbre allongé sur une petite langue de terre, non loin d’un banc de sable. Entre les deux, s’étendaient environ cinquante mètres d’eau.

Le tireur essaya de regagner la côte, mais une nouvelle rafale le coucha à terre. Doc, Renny et Monk atteignirent la terre ferme et s’accroupirent dans la végétation tropicale. Ils respiraient une odeur forte, un mélange d’eau de mer, de branches humides, de poisson et de plantes pourrissantes. À leur droite, la ville de Belize,

avec ses ruelles étroites et ses maisons romantiques aux portes peintes de couleurs vives.

Le tireur les vit arriver sur lui. Il tenta de nouveau de fuir, mais le tir continu qui venait de l'avion l'en empêcha. Il rampa vers l'extrémité de la langue de terre ; là, des mangliers lui offraient un refuge. On ne devait pas faire de quartier dans son pays, car il ne cherchait pas à se rendre. Apparemment, il était à bout de munitions.

Il se dressa soudain et se jeta à l'eau.

– Les requins ! cria Monk. C'en est plein par ici !

Mais Doc fonçait déjà vers la langue de terre. Le tireur était trapu ; pourtant ses traits ne ressemblaient pas à ceux du Maya de New York. C'était un métis typique de l'Amérique Centrale. Il n'était pas bon nageur. Tout à coup, il poussa un cri terrible, en voyant s'avancer dans l'eau la forme sinistre d'un aileron. Il voulut faire demi-tour ; la peur le paralysa et il ne bougea plus.

C'était un requin de grande espèce qui se

dirigeait tout droit vers sa proie.

Renny prétendit par la suite que Doc avait attendu jusqu'à la dernière seconde pour intervenir, afin de donner une bonne leçon au tireur.

Doc plongea. En deux secondes il se trouva entre le requin et sa proie ? Mais les dents acérées se refermèrent sur le vide. Doc se colla à la bête, plaqua ses jambes l'une contre l'autre et passa un bras d'acier autour de la tête du monstre. Pendant une fraction de seconde, il parvint à la maintenir hors de l'eau, tandis que son poing droit atteignit le requin à l'endroit précis où il pouvait être assommé. Le poisson devint flasque et mou et s'en alla à la dérive.

Doc entraîna l'homme sur le sable. Le visage du métis était blême : il avait vraiment regardé en face une mort horrible !

– Pourquoi as-tu tiré sur nous ? demanda Doc en espagnol.

Le métis, débordant de reconnaissance, répondit :

– On m’a payé pour le faire, señor. C’est un homme de Blanco Grande. Il m’a conduit ici dans un avion bleu, pendant la nuit.

– Comment s’appelle-t-il ?

– Je n’en sais rien, señor.

– Ne mens pas !

– Je ne mens pas, señor ! Pas après ce que vous avez fait pour moi ! Vraiment, je ne connais pas son nom. Je ne suis qu’un homme de main, je fais ce qu’on me dit et je ne pose pas de questions. Mais je peux vous conduire à l’endroit où est caché l’avion bleu !

– Voyons ça !

Ils se mirent en marche vers les faubourgs de la ville. Doc se préparait à louer un vieux taxi lorsqu’il entendit le bruit d’un avion. Il aperçut un petit avion bleu.

– Le voilà, señor !

L’appareil passa au-dessus d’eux, en direction de la plage.

Doc fonça vers le rivage où Johnny, Long

Tom et Ham attendaient toujours dans leur avion. Des enfants à demi nus regardèrent passer Doc, la bouche ouverte d'étonnement.

Une mitrailleuse ouvrit le feu. Doc reconnut son tir rapide : ses amis tiraient sur le petit avion bleu. Celui-ci piqua du nez en sifflant. Il y eut une forte explosion. Une bombe !

L'appareil reprit de la hauteur par-dessus les palmiers royaux. Bien que touché, car il se balançait dangereusement, il disparut en direction du continent.

La bombe était tombée à cent mètres de l'avion. Les trois hommes de Doc, assis sur une aile avec la mitrailleuse, souriaient de toutes leurs dents.

– Je crois que l'oiseau bleu a perdu quelques plumes, dit Long Tom.

– Il ne reviendra pas. Qui était-ce ? dit Ham.

– Évidemment quelqu'un de la bande ! Comme c'était ici que nous devions faire le plein, c'est ici qu'ils nous attendaient. Il ont payé le métis pour nous tirer dessus et quand il a échoué,

ils ont envoyé l'avion bleu !

Renny et Monk arrivaient enfin. Entre ces deux géants le prisonnier avait l'air d'un nain.

– Qu'est-ce qu'on en fait ? demanda Monk.

Doc répondit sans hésitation.

– Remets-le en liberté !

Le pauvre diable ne sut comment exprimer sa gratitude. Les larmes aux yeux, il s'inclina devant Doc puis s'éloigna d'un pas mal assuré.

À l'aide de câbles fournis par les indigènes contre monnaie sonnante, l'avion fut tiré sur la terre ferme.

Les flotteurs étaient hors d'usage et il fallut télégraphier à Miami pour en faire venir d'autres par avion. Quatre jours passèrent avant qu'ils puissent prendre le départ.

À l'aube du cinquième jour, ils décollèrent enfin en direction de Blanco Grande, la capitale d'Hidalgo.

Ils survolèrent la jungle luxuriante, étouffante,

enchevêtrée de lianes et de racines géantes.

Confiant dans son avion, Doc volait si bas qu'on pouvait distinguer des perruches et des couples de perroquets aux têtes jaunes.

Quelques heures plus tard, ils franchissaient la frontière d'Hidalgo. C'était un pays enfoncé entre deux grandes montagnes et traversé en son milieu par plusieurs chaînes de collines pelées : un cadre idéal pour les révolutions et le banditisme ! Habitées par des tribus redoutables, descendantes de races autrefois puissantes, ces vallées étaient le lieu de luttes intestines continuelles. Un Blanc perdu dans ces régions aurait peu de chance de s'en tirer.

La capitale elle-même était un labyrinthe de ruelles étroites, de maisons bardées de fer et de huttes branlantes, avec, au milieu, la grand-place qui servait aux festivités. On y trouvait aussi le palais du Président et les bâtiments administratifs. Leur taille imposante rappelait au visiteur que, dans le passé, les gouvernements avaient disposé à leur guise de l'argent des contribuables.

Au nord de la ville stagnait un petit lac. C’est là que Doc posa son avion.

IX

Le chant de Doc

Doc donna ses instructions. À Ham échut la mission principale.

– Ham, tu rendras visite au ministre et tu vérifieras quels sont nos droits dans ce pays en ce qui concerne ma concession. Toi, Monk, tu lui serviras de garde du corps.

Ham se rasa et enfila un costume de flanelle blanche. Souliers blancs, panama et innocente canne noire ; il était parfait. Quant à Monk, il ne se lava même pas le visage. Il s'enfonça un vieux chapeau jusqu'aux yeux et suivit Ham de sa démarche dandinante.

Ils furent introduits dans le bureau de Don Rubio Gorro, ministre de l'État d'Hidalgo.

De petite taille, le teint olivâtre, Don Rubio

était d'une élégance extrême. Ses oreilles pointues évoquaient celles du diable des tableaux anciens.

Don Rubio les reçut à la manière latine, avec beaucoup de façons. Monk demeura à l'écart ; la tête du ministre ne lui revenait pas. Cette impression se justifia dès que Ham expliqua la raison de sa visite.

– Mais, cher señor Brooks, dit Don Rubio d'un air suffisant, nos archives ne contiennent absolument rien au sujet d'une concession faite au nom d'un certain Clark Savage Junior. Pas le moindre mètre carré de concession ! Je suis désolé, mais c'est ainsi.

Ham tortillait sa canne.

– Le gouvernement actuel était-il au pouvoir il y a vingt ans ? demanda-t-il.

– Non. Notre gouvernement a été formé il y a deux ans.

– Alors c'est le gang qui vous précédait qui a fait la concession.

Le ministre rougit de colère devant

l'insinuation.

– Dans ce cas, dit-il froidement, cela ne nous concerne plus. Vous n'avez pas de chance !

– Vous voulez dire que nous n'avons aucun droit sur cette terre ?

– Pas le moindre.

Soudain Ham pointa sa canne vers Don Rubio.

– Ce n'est pas tout, mon vieux !

– Je ne vous permets pas...

– Écoutez ! Lorsque votre gouvernement a pris le pouvoir, il a été reconnu par les États-Unis à la condition expresse que le nouveau régime respectât les droits de propriété des citoyens américains à Hidalgo ! Exact ?

– Mais...

– Et savez-vous ce qui se passera si vous ne respectez pas cet accord ? Le gouvernement des États-Unis rompra les relations avec vous. Vous n'obtiendrez plus de crédits pour acheter les armes qu'il vous faut afin de tenir en échec vos opposants politiques. Votre commerce extérieur

en souffrira. Et vous !... Au reste, vous savez tout cela aussi bien que moi. Après six mois votre gouvernement aura vécu. Voilà ce qu'il vous en coûterait de ne pas respecter la propriété américaine. Et si cette concession n'est pas propriété américaine, alors moi je suis le Négus !

Don Rubio était hors de lui. Il tremblait de rage mais il devait reconnaître les faits. « On ne joue pas avec les pieds d'Oncle Sam. » Il tenta sa dernière chance.

– Nous ne pouvons pas reconnaître vos droits, car nous n'avons aucune trace de cela dans nos archives ! glapit-il.

Ham jeta les documents de Doc sur la table.

– Voici des traces suffisantes ! Quelqu'un a fait disparaître les autres. Et je vais vous dire encore ceci : il y a des individus qui sont prêts à tout pour que nous partions d'ici au plus vite. Ils nous ont attaqués sans cesse. Ce sont eux qui ont détruit ces papiers !

Ham observait Don Rubio avec attention. Il avait senti dès le début que son attitude n'était

pas claire. Ou bien il était un membre du gang, ou bien il était à sa solde.

– Gare à ceux qui veulent nous mettre des bâtons dans les roues, cria Ham.

Don Rubio ne savait plus sur quel pied danser. Il était visiblement inquiet. Mais, graduellement, une détermination farouche l'emporta. En se mordant les lèvres il éructa :

– Je n'ai rien à ajouter. Vous n'avez aucun droit sur ce territoire. Point final !

Ham tritura sa canne et sourit avec mépris.

– Je vais télégraphier à l'instant à Washington. Et je vous promets que votre gouvernement en verra de toutes les couleurs !

Ham et Monk quittèrent le ministère et se mirent à la recherche de l'office des Télégraphes. Le soir tombait et la foule commençait à remplir les rues de la ville. Des voitures passaient, conduites par les Castillans austères qui formaient l'aristocratie du pays.

– Tu n'y as pas été de main morte ! dit Monk.

Peut-être que si tu avais pris des gants tu aurais eu plus de succès ?

– Ah ! Non ! Je sais comment m'y prendre avec ce genre de fripouille ! Ce type n'a aucune morale, ça se voit. Je ne vais quand même pas mettre des gants avec un filou !

– Évidemment...

Ils avaient du mal à s'y reconnaître dans les méandres de Blanco Grande. Après avoir suivi le chemin qu'on leur avait indiqué, ils ne trouvèrent aucune trace du bâtiment en question.

– Zut ! Nous nous sommes égarés, grommela Monk en cherchant quelqu'un qui pourrait les renseigner.

Il n'y avait qu'un homme dans la rue, une rue qui leur parut tout à coup assez suspecte. Le quartier aussi était plutôt bizarre. L'homme marchait devant eux, apparemment sans but. Il était court sur pattes, pieds nus et les mains dans les poches.

Ils interpellèrent le flâneur.

– Pouvez-vous nous indiquer l'office des Télégraphes ? demanda Ham en espagnol.

– Si, señor ! Et mieux que ça : pour un demi-peso, je vous y conduirai moi-même !

Ham accepta.

Pas une fois l'homme ne sortit les mains de ses poches, mais ils n'y prêtèrent aucune attention.

Les rues devenaient de plus en plus sordides ; des odeurs de fruits pourris se mêlaient aux relents d'une humanité mal lavée.

– Drôle de coin pour un office des Télégraphes ! murmura Monk.

– On arrive, señor.

Monk observait le guide, sa taille trapue, son nez recourbé, ses lèvres épaisses. Cela lui rappelait quelque chose de familier...

Et soudain la vérité éclata !

Le guide sortit les mains de ses poches. Ses doigts étaient rouges ! Il poussa un cri strident. De chaque porte, de chaque ruelle surgirent des

ombres menaçantes.

Ils étaient pris au piège !

Des couteaux brillaient dans l'obscurité. Des sandales légères glissaient sur les pavés.

Monk attrapa le guide par le fond de son pantalon et le fit tournoyer en l'air comme un fétu de paille. L'homme hurlait dans une langue inconnue. Monk le projeta sur les assaillants qui reculèrent.

D'un direct à la mâchoire, Monk envoya sur le trottoir un des agresseurs qui lâcha son couteau.

Ham, comme s'il exécutait une sorte de danse, distribuait des coups de canne autour de lui. Sa canne paraissait légère, mais elle avait de quoi assommer un bœuf. Il en arracha l'extrémité, ce qui révéla une épée redoutable, juste à temps pour faire reculer un poignard luisant.

Mais les assaillants étaient de plus en plus nombreux. La rue se remplissait de démons hurlants. Ils se collaient à Monk comme des sangsues. Écrasé sous le nombre, Monk finit par

s’écrouler. Ham succomba à son tour. Sous les coups redoublés, ils perdirent connaissance.

Monk se réveilla en gémissant. Avec peine il ouvrit les yeux. Autour de lui, des murs de terre battue. Pas une fenêtre. Une seule porte, haute, étroite. Monk essaya de s’asseoir et s’aperçut alors qu’il avait les pieds et les poings liés.

À ses côtés, Ham était dans le même état. Un Maya était penché sur lui. Il venait de lui prendre ses papiers, la seule preuve que Doc avait de ses droits sur la concession !

De sa chemise verte, le Maya sortit un poignard, leva son arme, puis changea d’avis. Du même vêtement, il tira une statuette étrange. Les traits étaient ceux d’un être humain, laid, avec un nez particulièrement long. C’était cependant sculpté avec art, dans de l’obsidienne noire.

L’homme murmura quelques paroles avec une ferveur quasi religieuse. Monk reconnut le mot *Kukulcan* et se souvint que c’était le nom d’une ancienne divinité maya.

Ce type allait les sacrifier à cette petite idole hideuse !

Monk se débattit en vain. La corde le meurtrissait cruellement.

Le Maya avait terminé son péan, ses yeux brillèrent, il leva de nouveau son poignard.

Monk ferma les yeux. Il les rouvrit aussitôt en retenant un hurlement de joie ! À travers les murs s'insinuait un chant mélodieux, presque tendre, comme celui d'un oiseau inconnu. Ça venait de partout, et combien réconfortant !

Le chant de Doc !

Le Maya, intrigué, regarda autour de lui, interrompu dans sa ferveur religieuse. Sur le seuil de la porte surgit une grande forme de bronze. D'un geste, Doc balaya le poignard.

Le Maya se retourna vivement. Dans son autre main, il tenait un pistolet qu'il braqua sur Ham qui était le plus près de lui. Doc accomplit l'inévitable pour le sauver. Du tranchant de la main, il brisa la nuque du Maya. L'homme s'écroula, tué sur le coup.

En quelques secondes, Doc délivra ses amis, et les emmena à l'extérieur. Ils tournèrent à gauche. D'une détente, Doc hissa Ham sur le toit d'une maison basse. Monk se débrouilla tout seul et Doc suivit. Sautant d'un toit à l'autre, ils découvrirent soudain un parachute roulé en boule.

– C'est comme ça que je suis arrivé, dit Doc. La nouvelle de votre bagarre s'est répandue comme une traînée de poudre. Nous avons tout de suite décollé. À mille mètres, j'ai lâché une fusée éclairante. Toute la ville était illuminée ! Avec les jumelles j'ai eu la chance de vous repérer au moment où cette bande de sauvages allait vous enfermer. Alors j'ai sauté et me voilà !

– Vous voilà ! dit Monk en riant de toutes ses dents. Rien de plus facile ! Pour vous !

X

Encore des ennuis !

Doc, Ham et Monk regagnèrent le bord du lac où ils avaient établi leur camp. La lune brillait. Une foule d'indigènes jacassants entourait l'avion.

Doc se mêla à eux et posa quelques questions dans un mélange d'espagnol et de dialecte indien. Il voulait en savoir davantage sur l'avion bleu qui les avait attaqués à Belize.

Cet avion avait été aperçu quelques fois par les indigènes, mais ils ne savaient pas d'où il venait. Doc remarqua que pour certains, l'avion bleu était devenu un objet de superstition. Ceux qui étaient visiblement de descendance maya, ne disaient rien. Doc se souvint alors que le bleu était la couleur sacrée des anciens Mayas.

Renny et ses compagnons avaient dressé une tente. À l'intérieur, ils creusèrent des trous profonds, dans lesquels ils dormiraient, pour ne pas être mitraillés pendant la nuit !

Monk et Ham, complètement remis de leurs émotions, décidèrent de dormir dans l'avion en montant la garde à tour de rôle.

Doc disparut seul dans la nuit. Il se rendit au palais du Président. Au fonctionnaire qui le reçut, il donna son nom et demanda à être reçu par le Président de la République d'Hidalgo.

En un rien de temps le larbin de service revint pour lui dire que Carlos Avispa, Président d'Hidalgo, le recevrait aussitôt.

Doc fut introduit dans une grande pièce somptueusement meublée. Dans la pénombre, il distingua une petite caméra qui projetait sur un écran un film de guerre ou, plutôt, de tactique militaire.

Carlos Avispa vint à sa rencontre la main tendue. C'était un homme de haute taille, au visage intelligent, qui devait friser la

cinquantaine. Ses cheveux blancs lui donnaient un air très distingué.

– C’est un grand honneur pour moi de saluer le fils du grand señor Clark Savage, dit-il avec chaleur.

Doc était surpris. Il ne savait pas que Carlos Avispa avait connu son père. Au fait, comment connaître tous les amis d’un homme célèbre !

– Vous avez rencontré mon père ?

Le Président s’inclina. Il y avait du respect dans sa voix lorsqu’il répondit :

– Votre père m’a sauvé la vie grâce à ses étonnantes connaissances médicales. Il y a de cela vingt ans, quand je n’étais encore qu’un petit révolutionnaire descendu de la montagne. Vous-même, je crois, êtes aussi une sommité dans ce domaine ?

Doc était de plus en plus surpris. Il admit qu’il était docteur en médecine.

En peu de mots, Doc expliqua la raison de sa visite. Il ajouta que le ministre Rubio Gorro avait refusé de reconnaître ses droits à l’héritage.

– Je vais remédier à cela tout de suite, señor Savage. Je me mets tout entier à votre disposition !

Doc remercia le Président, puis il lui demanda s'il connaissait la raison pour laquelle ce terrain était si précieux, au point de pousser des gens à tuer.

– Je n'en ai pas la moindre idée. Je ne sais pas ce que votre père a trouvé là-bas. Quand je l'ai rencontré, il se dirigeait vers l'intérieur du pays. J'étais malade, il m'a sauvé la vie et je ne l'ai plus jamais revu. Quant à cette région, elle est pratiquement impénétrable et les indigènes sont si dangereux que j'ai renoncé à envoyer mes soldats là-bas. Pour ce qui est du comportement de mon ministre, il m'inquiète vraiment. Les papiers relatifs à votre héritage devraient se trouver dans nos archives. Mais je ne comprends pas l'attitude de Don Rubio. Vos documents étaient suffisants. Je le punirai de son impertinence.

Doc se taisait. Sur l'écran, le film continuait à dérouler des images de manœuvres militaires, le genre de film qu'on montre dans les Écoles de

Guerre.

– Il faut que je me tienne au courant des derniers progrès en matière de tactique militaire, dit le Président en souriant. C'est dommage, mais dans notre pays, il y a toujours une révolution qui couve. Je viens d'apprendre qu'on se prépare à m'assassiner. Parmi les conspirateurs, il y a beaucoup de gens de descendance maya. Mais je ne connais pas les chefs. Tout ce que je sais, c'est qu'ils attendent de l'argent et des armes pour passer à l'action. Ah ! Si seulement je savais d'où l'argent doit venir – j'en ferais vite mon affaire, et sans verser de sang !

Ils conversèrent encore longtemps en évoquant le souvenir du père de Doc. Doc déclina l'invitation de passer la nuit au palais et prit congé.

La nuit était assez avancée lorsqu'il se retrouva dans les rues vides de Blanco Grande. Il était soucieux. Y avait-il un lien quelconque entre l'argent nécessaire aux conspirateurs, et l'héritage ? Le fait que des Mayas étaient impliqués dans l'affaire, semblait l'indiquer.

Peut-être en effet, voulait-on lui voler son héritage pour financer le renversement du Président Avispa. Tout cela était assez inquiétant...

Doc s'arrêta brusquement.

Devant lui, sur les pavés, il venait d'apercevoir un poignard ! Lame d'obsidienne, manche de cuir, il était semblable en tout au poignard qu'avait possédé le Maya de New York.

*

Une curieuse assemblée se tenait au sommet de l'hôtel principal d'Hidalgo. Tous les chefs de la conspiration qui n'agissaient pas par idéal de liberté, s'y étaient réunis. Ils n'avaient qu'un but : renverser le gouvernement pour s'emparer du trésor public, écraser le peuple d'impôts pendant quelques années et puis filer à Paris ou dans d'autres capitales pour y mener la grande vie !

Onze hors-la-loi venus des montagnes étaient groupés dans un coin de la pièce. En face d'eux,

un rideau. Derrière le rideau, une porte. La porte s'ouvrit et un homme entra. Lorsqu'il prononça quelques mots, les conspirateurs reconnurent la voix de leur chef.

– Je suis en retard, dit le chef, qui demeurait invisible – il l'avait toujours été ! – J'avais perdu mon poignard et il a fallu que je retourne le chercher.

– Vous l'avez retrouvé ? demanda un des bandits. Ce truc est indispensable pour impressionner les Mayas ! Ils sont convaincus que seul un membre de leur secte guerrière peut le posséder. Tout autre mourrait immédiatement ! Vous en avez besoin pour les persuader que vous êtes le fils de ce dieu qu'ils appellent le Serpent à Plumes !

– Je l'ai retrouvé, dit l'homme derrière le rideau. Et maintenant au travail ! Ce Savage est beaucoup plus dangereux que je ne le pensais ! Ce soir il a rendu visite à Avispa qui lui a donné le feu vert pour tout ! Ce vieux fou ! On s'en débarrassera bientôt ! Mais il faut arrêter Savage ! Il faut les éliminer à tout prix, lui et ses

cinq démons !

– Et comment ! dit une voix. Il ne faut pas qu'ils atteignent la Vallée des Disparus !

– Et pourquoi ne pas les laisser aller jusque-là ? grommela un autre bandit. Ce serait leur perte. Jamais ils n'en sortiraient !

La voix du chef se gonfla de colère.

– Imbécile ! Tu ne connais pas Savage ! Il est diabolique. J'ai été jusqu'à New York, pour lui barrer le chemin ! Et j'avais avec moi deux membres de cette secte fanatique. Ces hommes sont impitoyables, ils font peur à leur propre peuple, et pourtant Savage leur a échappé !

Il y eut un moment de silence embarrassé.

– Et si un des membres de la secte découvrait que vous n'êtes pas des leurs ? Ils vous vénèrent. Mais supposez qu'ils découvrent la vérité ?

– C'est impossible, dit le chef. C'est impossible, car je possède le secret de la Mort Rouge !

– La Mort Rouge ? demandèrent plusieurs bandits à la fois ? Qu'est-ce ?

Un rire atroce éclata derrière le rideau.

– Un jour, un ivrogne de savant m’a révélé le secret de la Mort Rouge – comment la donner et comment la guérir. Il m’a vendu son secret et puis je l’ai tué afin d’être seul à le détenir.

Un frisson parcourut l’assemblée.

– Si seulement nous pouvions percer le mystère de cet or qui provient de la Vallée des Disparus, murmura quelqu’un. Si nous savions où ils vont le chercher, plus besoin de révolution !

– Impossible. J’ai tout essayé. Même Brise Matinale, le chef de la secte que je commande, ne sait d’où vient l’or. Il n’y a qu’un seul homme qui le sait, c’est le vieux roi Chaac, celui qui règne sur la Vallée des Disparus. Et celui-là ne parlera pas !

– J’aimerais bien envoyer quelques-uns de mes hommes là-bas, avec des mitrailleuses, grogna un des bandits.

– Tu as déjà essayé, non ? Et tu as été balayé proprement ! Cette vallée est imprenable. Tout ce qu’on peut faire c’est rassembler autant d’or que

possible pour financer la révolution.

– Mais que faire pour en trouver ?

– C'est bien simple, ricana le chef. Je lâche la Mort Rouge sur la tribu. Aussitôt ils font une grande offrande d'or qui tombe entre mes mains. Et je leur envoie la guérison ! Ces pauvres dupes croient que la Mort Rouge leur est envoyée par leur dieu et que celui-ci ne peut être apaisé que par de l'or !

– Alors vous devriez lâcher votre Mort Rouge au plus vite ! Nous avons besoin d'une offrande ! Nous n'avons pas assez de fusils !...

– Je le ferai bientôt. Et j'ai eu une autre idée. J'ai envoyé mon avion bleu au-dessus de la vallée. Ça les impressionne très fort ! Le bleu est leur couleur sacrée et ils prennent l'avion pour un dieu ailé qui fait planer une menace sur leurs têtes !

Les hommes sourirent. Vraiment, leur chef était très fort !

– Ah ! Et cette Mort Rouge ! dit celui-ci. Elle a déjà réglé son compte au vieux Savage et...

L'homme poussa un cri et bondit en avant, entraînant le rideau avec lui.

Sur le seuil de la porte, les bandits stupéfaits aperçurent une grande silhouette de bronze.

– Doc Savage ! murmura une voix étranglée.

C'était bien lui. Quelques instants après avoir trouvé le couteau, Doc avait entendu des pas. Il avait suivi jusqu'à l'hôtel l'homme qui avait ramassé l'arme.

Et il avait tout entendu !

Mais pour la première fois de sa vie, il avait laissé échapper sa proie. La rage qui l'avait saisi à la vue de l'assassin de son père, avait aveuglé Doc. Il n'avait pu réprimer un cri.

Un bandit sortit un revolver, un autre éteignit les lumières. Des rafales partirent toutes seules, des coups de poing s'abattirent sur quelques crânes. Des coups terribles comme seul Doc était capable d'en donner !

Quelqu'un brisa la fenêtre. Deux hommes s'échappèrent par le balcon. Dans la chambre, le combat s'achevait.

Doc alluma la lumière. Dix bandits étaient allongés sur le sol. Trois d'entre eux ne tueraient plus. Et la police de Blanco Grande, dont on entendait déjà les sirènes, s'occuperait des autres.

Doc se précipita à la fenêtre. Un étage plus bas, il trouva encore un bandit qui s'était brisé la nuque en tombant. Mais aucune trace du chef !

Doc écumait de rage. Le meurtrier de son père ! Et il ne savait même pas qui était cet homme !

Car Doc, en le suivant jusqu'à l'hôtel, n'avait pu voir une seule fois son visage. Ensuite le rideau avait caché le bandit jusqu'à ce qu'on éteignît les lumières.

Doc s'éloigna. Il laissait derrière lui un tableau de chasse qui allait devenir légendaire dans le pays : une douzaine d'hommes assommés en quelques minutes !

XI

La vallée des disparus

Le soleil venait de dépasser le sommet des montagnes. Doc et ses hommes mettaient la dernière main aux préparatifs de départ.

Bien avant l'aube, pendant que ses compagnons dormaient encore, Doc avait fait ses deux heures d'exercices quotidiens. Cette gymnastique d'entretien terminée, il avait réveillé tout son monde. À l'aide de larges brosses, les six hommes couvrirent complètement l'avion de couleur bleue : la couleur sacrée des Mayas !

– Si les habitants de cette mystérieuse vallée veulent bien se persuader que nous nous déplaçons dans un véhicule sacré, expliqua Doc, ils nous laisseront le temps de prendre contact avec eux.

– Et s'ils croient à l'évolution des races, ajouta Ham, on pourra toujours leur présenter Monk comme le maillon de la chaîne qui faisait défaut !

Monk haussa les épaules et ne releva pas l'ironie.

Dans le réservoir de l'avion il y avait du carburant pour vingt-quatre heures de vol. Doc fit chauffer les moteurs.

Ils décollèrent sur le lac. Les flotteurs soulevèrent une légère écume, puis l'eau retrouva son calme. Ils étaient partis ! Doc vira sur l'aile et fonça vers les régions les plus sauvages d'Hidalgo.

C'est à la suite des observations topographiques de Johnny que Doc avait décidé d'utiliser des flotteurs plutôt que des roues d'atterrissage. En effet, la nature sauvage du pays n'offrait pas de clairières assez vastes pour y poser l'appareil. Par contre, la région à explorer se situait dans une sphère de grandes pluies tropicales. Les rivières étaient presque des fleuves et, çà et là, entre deux montagnes, stagnaient des petits lacs sur lesquels

l'amerrissage serait facile.

Doc volait à une hauteur d'environ mille mètres. Pendant ce temps ses compagnons inspectaient l'horizon à l'aide de jumelles, dans l'espoir d'apercevoir le petit avion bleu. Mais pas le moindre hangar dans l'épais tapis vert de la jungle. Il devait se cacher non loin de Blanco Grande.

Au-dessous d'eux ils voyaient parfois des carrés de milpa, le maïs indigène, et des files de fourmis humaines portant des fardeaux sur la tête. Bientôt ces traces de civilisation se firent plus rares et les clairières disparurent sous d'épais buissons de *uamils* hauts de dix mètres.

Les heures passaient.

De grandes barrancas ou défilés, commençaient à faire éclater le terrain. Le sol se soulevait dans une bousculade incroyable. Des pics jaillissaient, énormes et menaçants dans leur végétation sauvage. Des gorges profondes les séparaient.

– Pas un endroit pour y étendre un mouchoir !

constata Renny.

– Eh bien quoi ? Vous trouvez ça dangereux, vous, alors qu'on est là à se prélasser dans nos fauteuils devant un spectacle extraordinaire ! grogna Monk.

– Tu peux parler ! lança Ham. Si on devait se poser, toi tu te balancerais d'un arbre à l'autre ! Mais nous, on devrait se taper la route à pied ! Et deux kilomètres par jour dans une jungle pareille, c'est un record !

– Faites gaffe, bande d'idiots ! cria Renny de l'avant. On arrive !

Renny n'avait pas cessé de contrôler leur route. La carte était couverte de lignes en tous sens. À présent, ils arrivaient à destination. Ce fameux morceau de terre, l'héritage de Doc, était là, sous les ailes de l'avion !

Une chaîne de montagnes, plus sauvages que les autres, dressait des pics acérés comme des aiguilles. Et la jungle s'accrochait à leurs flancs dans une lutte désespérée pour la vie.

L'avion fut pris soudain dans des courants

d’air formidables. Malgré la maîtrise de Doc, il fut secoué comme une cocotte de papier. Ils se trouvaient au cœur d’un véritable cyclone !

Monk s’accrochait à son siège ; vert, affreusement malade, il avait visiblement changé d’avis à propos de leur situation confortable.

– Voilà pourquoi on n’a jamais exploré cette région par avion, dit Doc. Il leva soudain le bras. – Regardez ! Cette gorge là-bas devrait nous mener au centre du pays !

Une entaille tombant à pic dans le roc s’ouvrait sous leurs yeux. C’était de la pierre nue, décharnée.

L’avion se rapprocha encore.

La gorge se perdait dans les ténèbres. Renny prit les jumelles.

– Tout au fond, il y a de l’eau !

Ignorant le danger, Doc piqua du nez. L’avion s’engagea péniblement dans le ravin redoutable. Le rugissement des moteurs rebondissait contre les parois humides. Tout à coup un souffle d’air froid, créé par la rivière qui tapissait le fond du

ravin, aspira l’appareil. En virevoltant dangereusement, ils s’enfoncèrent dans l’ombre.

Cette fois Monk oublia son mal de l’air. Doc poussa les moteurs à fond pour redresser l’avion. Des flammes sortaient des tuyaux d’échappement. De trous d’air en embardées, ils dégringolaient dans l’espace comme sur un toboggan.

– C’est pas demain que d’autres explorateurs arriveront jusqu’ici ! cria Renny.

Le bras de Doc se dressa comme une barre de bronze.

– La Vallée des Disparus !

Oui, elle était bien là !

C’était une ouverture dans la gorge diabolique, une vallée en forme d’œuf au sol vaseux ou déjeté. Impossible d’y poser un avion.

Un seul endroit qui ne mesurait que quelques hectares paraissait uni et ferme. Les hommes regardaient, stupéfaits.

– Bon Dieu de bon sang ! murmura Johnny, l'archéologue.

Une pyramide se dressait sur ce lopin de terre !

À quelques détails près, elle faisait penser en effet à une construction égyptienne. Les côtés, au lieu de s'élever en escaliers, étaient unis comme du verre de haut en bas. Par-devant seulement il y avait des marches, étroites et raides. Sur le sommet plat de l'édifice se distinguait une sorte de temple soutenu par des piliers carrés. Ouvert de tous les côtés, le temple offrait à la vue de fantastiques idoles de pierre.

Plus étrange encore était la couleur de la pyramide : un jaune métallique, étincelant.

– Inestimable, murmura Johnny.

– Comme tu dis, grogna Renny.

– Je veux dire inestimable, du point de vue archéologique !

– Moi, je l'apprécie d'un autre point de vue. Je pense aux tonnes d'or qui dorment là-dedans.

– Oublie ça ! Tu contemples en ce moment un

exemple très rare de l'architecture maya ! Un archéologue donnerait n'importe quoi pour visiter ça !

L'avion se rapprochait toujours en décrivant de grands cercles. Ils remarquèrent autre chose. Descendant par un des côtés de la pyramide, de l'eau coulait avec régularité. Elle jaillissait du sommet par quelque effet artésien, et elle s'éloignait du temple pour aller nourrir un lac assez étroit. Ce lac, à son tour, se vidait dans la rivière.

Aux deux extrémités de la vallée s'alignaient des maisons de pierre, d'une architecture inhabituelle. On se serait cru en pleine préhistoire !

Il y avait aussi des êtres humains, en grand nombre !

Doc se posa sur la surface du lac. Les flotteurs touchèrent le sable fin d'une petite plage.

Les six hommes regardèrent d'un air ahuri les indigènes qui se précipitaient déjà vers eux.

Impossible de savoir quels étaient leurs sentiments !

– On ferait peut-être bien de mettre une mitrailleuse en batterie ? suggéra Monk. J'aime pas beaucoup les trognes de ceux qui marchent devant !

– Non, dit Doc. Après tout, nous ne sommes pas chez nous ici. Plutôt que d'en massacrer quelques-uns, j'irai à leur rencontre.

– Mais ce pays est à vous !

– À nos yeux, oui. Mais on peut voir les choses autrement. C'est un geste inélégant, de la part d'un gouvernement, d'arracher la terre des mains d'un pauvre sauvage pour la donner à exploiter à des Blancs. C'est ce qui est arrivé aux Indiens des États-Unis.

– Si vous voulez mon avis, ils possèdent un degré de civilisation très élevé, déclara Renny. C'est la ville la plus soignée que j'aie jamais vue.

Les indigènes n'étaient plus très loin.

– Ils sont de pure race maya, sans aucun mélange, ajouta Renny.

Les Mayas entreprenaient une curieuse manœuvre. Le gros de la troupe s'arrêta. Quelques hommes, tous habillés de même, s'avancèrent. Plus robustes que les autres, ils portaient un manteau court, de cuir tressé, avec des sortes d'épaulettes. De larges ceintures bleues, enroulées autour de la taille, retombaient par-devant et par-derrière comme des tabliers. Leurs jambes étaient couvertes de guêtres et ils portaient aux pieds des sandales à hauts talons.

Ils brandissaient des lances, et des gourdins à la pointe desquels brillaient des pierres acérées. Tous possédaient des poignards à lame d'obsidienne.

Et leurs doigts étaient rouges !

L'homme qui avait pris la tête du groupe s'arrêta. Il se tourna vers les siens et les harangua d'une voix forte.

Doc écouta attentivement le dialecte maya.

– Ce gaillard-là, c'est Brise Matinale, et le reste, c'est la secte des guerriers !

– Tout cela ne me dit rien de bon, murmura

Monk. Qu'est-ce qu'il leur raconte, Doc ?

– Il leur dit que notre avion bleu est un oiseau sacré.

– C'est bien ce qu'on voulait ! dit Renny. Alors tout va bien si...

– Pas si bien que ça... Brise Matinale est en train de leur expliquer que nous sommes une offrande humaine apportée par l'oiseau sacré en vue d'un grand sacrifice.

– Vous pensez que...

– Qu'ils vont nous immoler, si Brise Matinale arrive à les convaincre !

XII

L’héritage

Monk bondit vers l’avion.

– Je vais les recevoir avec une mitraillette dans chaque main, moi !

Doc l’arrêta d’un geste.

– Attends. Ils n’ont pas encore l’air convaincu. J’ai une idée.

Doc s’avança tout seul à la rencontre des guerriers, environ une centaine, tous armés jusqu’aux dents. Déchaînés par le fanatisme religieux, ces individus seraient des adversaires implacables. Mais Doc marchait vers eux, aussi calme que s’il se rendait à un déjeuner d’affaires.

Brise Matinale s’arrêta de crier. De près, le visage du chef était encore plus laid que celui de ses compagnons : il était tatoué partout de

couleurs vives et ses petits yeux étincelaient.

Doc mit la main dans sa poche. Il saisit le couteau d'obsidienne qu'il avait pris au Maya à New York. Avec componction, il éleva ses deux mains de bronze au-dessus de sa tête en ayant bien soin de cacher le couteau à la vue du groupe.

– Salut, mes fils ! dit-il dans la langue maya.

Alors, d'un geste de prestidigitateur, il fit apparaître le couteau. L'effet fut immédiat. Les hommes aux doigts rouges reculèrent en murmurant.

Doc profita de la surprise pour ajouter d'une voix vibrante :

– Moi-même et mes compagnons, nous sommes venus pour parler au roi Chaac, votre chef suprême !

Brise Matinale était mécontent Son visage se renfrogna davantage.

Doc avait déjà jugé le caractère du chef des guerriers. Il était avide de pouvoir et de gloire, il voulait être le premier de la tribu, et pour cette raison il était hostile au roi Chaac. Il avait

tressailli en entendant prononcer le nom du souverain.

– Dites-moi ici même ce que vous voulez !

Doc n'avait pas l'intention de lâcher du lest. Il répliqua, d'une voix encore plus impérieuse :

– C'est avec le roi que je veux parler, pas avec ses sujets !

Cela aussi fit son effet. Ivre de rage, Brise Matinale se tourna vers les guerriers qui se taisaient. Doc vit qu'ils étaient prêts à surseoir au sacrifice et à mener les hommes blancs auprès du roi.

Il ordonna :

– Je ne veux plus attendre !

Le prestige de Doc, sa connaissance de la langue et surtout l'apparition du couteau sacré, tout cela avait joué en sa faveur.

La phalange des guerriers s'écarta, Doc et ses hommes furent conduits en cortège vers la maison du roi.

– Voilà ce que j'appelle un coup de maître, dit

Monk, avec admiration.

– C'est bon à savoir, remarqua Doc. Tout ce qui sent la magie impressionne ces gens. C'est ce qui nous a sauvés.

Ils abandonnèrent l'avion sur le rivage, en espérant que la superstition tiendrait la population à l'écart de l'« oiseau sacré ».

À en juger par leur apparence, les Mayas formaient un peuple très sociable. Les jeunes femmes étaient belles. Leurs vêtements témoignaient d'une connaissance approfondie du tissage et de la teinture. Ici et là, des fils d'or entrelacés leur donnaient une allure somptueuse. Beaucoup de jeunes filles portaient des coiffures savantes, surmontées de fleurs tropicales.

Monk remarqua que seuls les guerriers aux doigts rouges étaient d'une extraordinaire laideur.

– On dirait vraiment qu'on a choisi les plus vilains pour en faire des combattants !

C'était ainsi. Pour devenir un guerrier, le Maya devait atteindre un certain degré de laideur

physique et morale. Il n’y avait pas de prison chez ces gens. Quand l’un d’eux avait commis un délit, il n’était pas condamné à l’exil ou à l’internement, mais il devenait un combattant, un défenseur de la tribu. Beaucoup mouraient au combat et trouvaient là leur châtiment.

Le cortège progressait à travers les rues de la petite cité.

Johnny était émerveillé.

– Ces bâtiments ! exulta-t-il. Exactement le mode de construction qu’on trouve dans la grande cité de Chichen Itza. Regardez, nulle part ils n’utilisent l’arc ou la voûte ! Et voyez les murs !

En effet, toutes les maisons étaient couvertes de sculptures d’animaux, d’oiseaux et de figures humaines. Le même motif ne se répétait jamais. Et les Mayas ne semblaient pas désireux de laisser le moindre espace sans décoration.

Ils arrivèrent enfin devant une maison plus grande que les autres, dans laquelle furent introduits Doc et ses compagnons.

Le roi Chaac les surprit très fort, mais agréablement. Il était grand, robuste, un peu courbé par l'âge. Il avait des cheveux tout blancs et ses traits étaient presque aussi fins que ceux de Doc. Mais son vêtement ! Il portait un habit du soir qui eût été du meilleur effet à n'importe quel banquet à New York !

Il se tenait debout au milieu d'une grande pièce.

À côté de lui il y avait une jeune femme. Visiblement, elle était la fille du roi. Elle était presque aussi grande que son père et sa beauté avait quelque chose de royal.

– La belle reinette ! s'exclama Monk.

– Pas mal ! admit Renny. Il avait perdu son air renfrogné.

– Fermez-la, idiots ! souffla Doc. Vous ne voyez pas qu'elle comprend l'anglais ?

En effet, la jeune femme, embarrassée, rougissait.

Doc commença par saluer le roi dans la langue

maya.

Le roi l'interrompit.

– Vous pouvez parler dans votre propre langue.

Son anglais était parfait !

Pour une fois, Doc était pris de court. Pendant vingt secondes, il ne sut que dire.

– Je ne comprends plus, dit-il enfin. Vous êtes les descendants d'une très ancienne civilisation. Vous habitez dans une vallée inaccessible. Le reste du monde ignore tout de vous. Vous vivez exactement comme vos ancêtres, il y a des centaines d'années. Et voilà que vous me saluez dans un anglais parfait.

Le roi Chaac s'inclina.

– Je vais satisfaire votre curiosité, monsieur Clark Savage Junior.

Doc faillit tomber à la renverse. On le connaissait donc, ici ?

Le roi sourit.

– C'est votre père qui m'a appris l'anglais. Je

vous reconnais, vous êtes son fils. Vous lui ressemblez.

Doc acquiesça. Il aurait dû s’en douter. Mais c’était rassurant d’apprendre que son père était venu ici. Car partout où le grand Savage était passé, il avait laissé des amis dignes de lui.

On fit les présentations. La ravissante jeune fille s’appelait la princesse Monja.

Le roi fit sortir le sinistre Brise Matinale. Celui-ci s’en alla à contrecœur. Avant de franchir le seuil, il se retourna et jeta un regard avide sur la princesse.

Ce regard éclaira Doc. Brise Matinale avait des vues sur Monja. Et à juger d’après l’air méprisant de celle-ci, il avait peu de chances...

Doc ne put se retenir de poser une question.

– Comment se fait-il que votre peuple vive ici, à cet endroit, exactement comme on y vivait il y a des centaines d’années ?

Le roi Chaac sourit de nouveau.

– Parce que ce mode de vie nous satisfait pleinement. Nous menons une existence idéale.

Évidemment, nous devons nous défendre contre les invasions. Les tribus guerrières qui nous entourent se chargent de cette mission. Ce sont des amis. Ce n'est que de temps à autre que nos Doigts Rouges doivent leur prêter mainforte. Le plus souvent, la nature inaccessible de cette vallée suffit à nous protéger.

– Vous vivez ici depuis combien de temps ? demanda Doc.

Depuis la conquête du Mexique par les Espagnols. Mes ancêtres qui se sont installés ici appartenaient au clan le plus élevé de la branche royale. Ils ont fui les soldats espagnols et se sont réfugiés dans cette vallée. Nous ne l'avons jamais quittée et nous nous passons parfaitement du monde.

Le roi Chaac ajouta :

– Je sais pourquoi vous êtes venu, monsieur Savage.

– Pardon ?

– C'est votre père qui vous a envoyé chez moi. Nous avions convenu, lui et moi, qu'après vingt

ans, vous viendriez dans cette vallée. Il m'appartiendrait alors de décider si oui ou non vous pourriez prendre possession de l'or, qui n'a aucune valeur pour nous, habitants de la Vallée des Disparus.

C'était donc là le sens de la fameuse lettre ! C'étaient là les mots qui manquaient, les mots qui avaient brûlé dans le coffre-fort !

Tout était clair à présent. Son père avait découvert cette vallée et son contenu fabuleux. Il avait décidé d'en faire don à son fils. Il avait pris possession du pays après avoir conclu un accord avec le roi Chaac. Mais quel accord ?

Doc se décida.

– Quel genre d'accord mon père a-t-il conclu avec vous ?

Le roi parut surpris.

– Il ne vous l'a pas dit ?

Doc baissa la tête. Il expliqua que son père était mort subitement. Le vieux roi, en apprenant cette nouvelle garda un long silence respectueux. Puis il donna des détails :

– Vous offrirez une partie de votre héritage au gouvernement d'Hidalgo. Un cinquième environ. Cela me paraît juste. Carlos Avispa est un homme digne de confiance. Un tiers de tout l'or que vous emporterez sera placé dans une fondation au nom de mon peuple. Vous êtes chargé de mettre sur pied cette fondation et de trouver des administrateurs appropriés et honnêtes. Les deux autres tiers vous serviront non pas à édifier une fortune personnelle, mais à poursuivre l'œuvre de votre père.

– Un tiers pour votre peuple, ce n'est pas beaucoup, remarqua Doc.

– Vous serez surpris de la somme que cela représente, répondit le roi en souriant. Et il se peut que nous n'ayons jamais besoin de cet argent. Car cette vallée restera telle qu'elle est – ignorée du reste du monde. Et la source de l'or demeurera inconnue elle aussi.

Johnny triturait ses lunettes depuis un bon moment. Il avait écouté avec attention.

– J’ai remarqué la nature de la pierre, par ici, dit-il enfin. La pyramide est faite d’or très pur. Mais pour le reste ? Si vous décidez de nous offrir la pyramide, comment votre peuple réagira-t-il ?

Personne ne touchera à la pyramide, répondit sèchement le roi. C’est notre relique sacrée, elle ne bougera pas d’ici !

– Alors, où est l’or ?

Le roi se tourna vers Doc.

– Vous l’apprendrez dans trente jours – ou peut-être avant, si je décide que le moment est venu. Mais jusque-là, vous n’en saurez pas davantage.

– Pourquoi cette condition ? s’enquit Doc.

– Je ne désire pas vous le dire.

Tout au long de l’entretien, la jolie princesse Monja n’avait pas quitté Doc des yeux. Elle le regardait d’une manière étrange, presque voilée.

– Je voudrais qu’elle me regarde comme ça, moi aussi ! confia Monk à Ham.

L’audience était terminée. Le roi Chaac donna des ordres pour que les étrangers fussent traités avec déférence.

Doc et ses hommes passèrent le reste de la journée à se lier d’amitié avec les Mayas. Ils firent toutes sortes de tours d’adresse qui amusèrent beaucoup les indigènes.

Brise Matinale et ses guerriers restaient à l’écart, tenant des conciliabules par petits groupes.

– Ils vont nous donner du fil à retordre, ceux-là ! dit Renny.

– Ils sont plus ignorants que les autres, déclara Doc. Et le lascar qui est derrière la révolution est une sorte de dieu pour eux. Il ne tardera pas à faire tomber la Mort Rouge sur la tribu.

– Aucun moyen d’empêcher ça ?

– On peut essayer. Mais je ne vois pas comment agir avant que la Mort Rouge se décide à frapper. Je ne sais même pas de quelle manière elle se manifeste, et encore moins s’il est possible

de la guérir !

– Et si on leur donnait de l’or pour les soudoyer ?

– Ce serait le succès immédiat de la révolution, Renny, et ça ferait des centaines de victimes !

– Évidemment.

Ils regagnèrent leur logement : une grande maison non loin de la pyramide, et se couchèrent tôt. Dans ces hautes montagnes, la nuit était moins froide qu’ils ne l’avaient craint.

XIII

La mort frappe !

La journée suivante se passa à tuer le temps. Les tours de prestidigitation étant épuisés, Doc et Renny décidèrent d'explorer la vallée des disparus.

Cette vallée tenait à la fois de la prison et de la forteresse. Un sentier escarpé s'accrochait au ravin. C'était là la seule voie d'accès.

Sur les bords de la vallée les Mayas faisaient pousser des légumes et du milpa. Il y avait du coton aussi et dans les prés beaucoup de chèvres à poils longs. Partout ailleurs, une brousse impénétrable.

– Eh bien ! remarqua Doc, ils ne sont pas mal lotis ! Pas très drôle, mais ils ne manquent de rien.

Revenus dans la ville, ils constatèrent un changement dans l'attitude de la population à leur égard. Même ceux qui n'avaient pas les doigts rouges, les regardaient avec une certaine hostilité. Les guerriers allaient d'un groupe à l'autre en faisant de grands gestes.

Doc surprit un de ces conciliabules. Les Doigts Rouges excitaient leurs concitoyens contre les Blancs. À leur avis, Doc et ses hommes étaient de pâles démons, des vers de terre parvenus jusqu'ici en se glissant dans le grand oiseau bleu. Ils devaient être exterminés !

Doc était soucieux. Cette nuit-là, lui et ses compagnons se couchèrent de nouveau de bonne heure, mais ils ne dormirent que d'un œil.

Long Tom, qui occupait une grande chambre avec Johnny se réveilla après une heure. La dureté de sa couche l'empêcha de retrouver le sommeil et il décida de faire une petite promenade au clair de lune.

Ses pas le guidèrent vers la pyramide. Cette

construction le fascinait. Quelle montagne d'or ! Long Tom espérait que la contemplation de cette richesse fabuleuse lui rendrait le sommeil.

Au contraire !

Soudain un homme bondit sur son dos et plaqua une main calleuse sur sa bouche. Long Tom écarta violemment les bras et frappa de toutes ses forces derrière lui. Il ne toucha personne. Il mordit alors les doigts noueux, qui lâchèrent prise. Long Tom se mit à crier. Une autre main, protégée cette fois par un morceau d'étoffe, s'abattit sur son visage.

D'autres assaillants surgirent. Il les reconnut : les Doigts Rouges ! Il rendait coup pour coup, mais les poings pleuvaient de partout ! La mêlée devint inextricable. Long Tom trouva une grosse pierre et eut le temps de fracasser un crâne avant de s'écrouler, sous le nombre. Rapidement ficelé, il fut jeté sur des épaules comme un ballot.

Un des Mayas qui s'était tenu à l'écart de la lutte, s'approcha. C'était Brise Matinale. Il lança un ordre que Long Tom ne comprit pas. Les guerriers emportèrent leur prisonnier derrière la

pyramide et le déposèrent près d'un amas de pierres disposé en cercle autour d'un puits noir, sinistre.

Brise Matinale prit un caillou et regarda Long Tom. Il jeta le caillou dans le puits. Une seconde, deux secondes, une éternité ! Enfin le caillou toucha le fond. On entendit alors un concert de sifflements et de bruits terrifiants. Des serpents ! Il devait y en avoir des centaines !

Le puits servait aux sacrifices. Long Tom se souvint que les Mayas précipitaient leurs victimes dans des trous semblables.

Brise Matinale fit un geste. Le Blanc fut soulevé et précipité la tête la première dans l'ouverture noire. Le chef dressa l'oreille. Un coup sourd. Les sifflements redoublèrent.

Le Maya et ses hommes s'en allèrent, très satisfaits.

Lorsque Long Tom était sorti de la maison, Ham l'avait entendu partir. Il sommeilla encore un peu, puis il se leva à son tour et enfila son

pantalon. Il prit sa canne. C'était devenu une habitude ; il aimait la sentir au bout de son bras.

Dehors, aucune trace de Long Tom. Mais il savait où le trouver : au pied de la pyramide ! Ham se mit en route, respirant à pleins poumons l'air pur de la nuit. Il n'entendait rien, pas le moindre bruit inquiétant. D'un coup de canne, il trancha une grosse fleur tropicale.

Une seconde plus tard, Ham était enseveli sous une avalanche de Doigts Rouges. À peine eut-il le temps de dégainer et de donner quelques coups d'épée bien placés. Il fut ligoté à son tour et jeté sur des épaules. Les hommes le portèrent vers le puits et, sans un mot, le balancèrent dans l'ouverture.

Brise Matinale se pencha et entendit le bruit sourd de la chute. Les serpents sifflaient de plus belle.

Et de deux ! Le chef ricana et donna encore un ordre bref. Les trois guerriers qui avaient été tués par Long Tom et Ham furent ramassés et jetés eux aussi dans le puits infernal.

Monk dormait profondément. Mais au milieu de la nuit il fut réveillé, couvert de sueur, par un cauchemar. Il se dressa, s’étira. Et soudain, il s’aperçut que les couches autour de lui étaient vides ! Il poussa la porte de l’autre chambre. Personne !

Cette fois, il y avait anguille sous roche. Les cinq hommes ne prenaient pas l’air en même temps !

Monk se précipita au-dehors. Il dressa l’oreille. Il entendait des bruits, vers la droite ! Des ombres s’évanouirent à son approche. La pyramide était en vue. À gauche de celle-ci Monk discerna une douzaine d’hommes. Ils portaient un fardeau sur leurs épaules. Monk écarquilla les yeux pour essayer de voir ce qu’ils portaient.

Johnny ! C’était Johnny !

Les guerriers avaient aperçu Monk. Ils pressèrent le pas en approchant du puits. Monk les vit soulever leur victime et la précipiter dans le trou !

La rage transforma Monk en un démon hurlant. Ses grandes mains velues empoignèrent deux pierres et les projetèrent sur le groupe comme des obus. Deux hommes s'écroulèrent, les autres s'égaillèrent dans les taillis.

Monk revint vers le puits. Il se souvint du bruit sourd de la chute. Pauvre Johnny ! Quel destin ! Quelle triste fin pour un archéologue aussi célèbre !

Monk se pencha à l'intérieur du puits. En frémissant d'horreur il entendit le sifflement des serpents. Johnny n'avait aucune chance de s'en sortir ! Le géant sentit des larmes couler sur ses joues.

Il se pencha un peu plus et alors, du fond du puits s'éleva le rire sarcastique de Ham :

– Dites, les amis, regardez-moi ce portrait !

XIV

Doc ressuscite les morts

De stupéfaction, Monk faillit tomber dans le puits. Il s'agrippa au bord, la bouche ouverte.

Un léger bruit montait des profondeurs, comme un avertissement.

– Sh - h - h !

Johnny apparut, poussé par en dessous. Il était pâle et un peu défait, mais pas autrement abîmé. Il s'étendit aussitôt dans les taillis qui entouraient le puits.

Long Tom fut hissé à son tour. Puis Ham. Puis Renny. Tous étaient indemnes. Enfin Doc sortit lui-même du trou.

– Restez ici, murmura-t-il. Je vais jusqu'à l'avion, chercher quelques trucs.

– Et alors ?...

Monk était sur des charbons ardents.

– Les Doigts Rouges nous ont attrapés, ligotés et jetés dans le puits, dit Long Tom.

– Je m'en doute ! Mais après ? Qui vous a sauvés ?

– Doc.

– Mais comment, bon Dieu ?

– Ça dépasse tout ! Doc et Renny m'ont vu quand les autres se sont jetés sur moi. Ils ont filé à l'avion et ils ont pris une bonne corde, ou plutôt deux. Là, les voilà.

En effet ! Deux cordes, presque invisibles, étaient solidement attachées à des rocs autour du puits. Les deux extrémités pendaient dans le trou.

– Doc et Renny sont descendus dans le puits avant que les autres n'y parviennent. Renny transportait de grosses pierres. Il s'était enroulé dans la corde. Quand les autres ont balancé Long Tom là-dedans, Renny a lâché une pierre pour imiter le bruit de sa chute. Et...

– Et Doc les attrapait au vol l'un après l'autre, ajouta Renny. Ils s'accrochaient aux parois du puits. Ce n'était pas difficile, les murs sont pleins d'aspérités.

Doc réapparut. Monk lui demanda :

– Mais pourquoi n'êtes-vous pas intervenus quand ils ont sauté sur Long Tom ?

– Parce que je savais qu'il serait jeté vivant dans le trou. C'est ce qu'ils font toujours dans leurs sacrifices. Et je voulais que les Doigts Rouges soient convaincus de la mort de nos amis. Car j'ai une idée...

– Quoi ?

– Si nous arrivons à persuader les Doigts Rouges que nous sommes vraiment des êtres surpra-naturels, nous aurons à moitié gagné. Et nous pourrons alors neutraliser l'homme qui est derrière la révolution.

– Bien sûr, dit Monk. Mais comment les en persuader ? Moi je serais plutôt pour leur sauter dessus par surprise et pour les pendre haut et

court !

– Et pour nous mettre à dos le reste de la population. Non. Je vais m'imposer à ces guerriers superstitieux comme quelqu'un de vraiment hors de l'ordinaire. Je vais leur en mettre tellement plein la vue qu'ils n'oseront même plus écouter Brise Matinale !

Doc fit une pause.

– Voici mon plan. Je vais ramener à la vie Long Tom, Johnny et Ham – et cela, sous les yeux mêmes de la secte guerrière.

Monk encaissa le coup.

– Mais comment ?

– Regarde bien et tu verras ce que tu verras !

Doc entreprit d'arracher des pavés suivant une ligne droite qui s'enfonçait dans la jungle. Dans la terre meuble ainsi découverte, il creusa une tranchée étroite.

Il avait rapporté de l'avion un rouleau de corde en nylon. Ce fil très mince pouvait

supporter le poids de plusieurs hommes. Il déroula le nylon dans la tranchée et remit soigneusement les pavés à leur place.

Il fit passer le fil d'un bord à l'autre du puits et il attacha l'autre extrémité à un pieu non loin de là, en prenant toujours soin de ne pas laisser de traces.

À un mètre au-dessous de l'orifice du puits, il fixa une sorte de selle à la corde.

– Tu me suis, Monk ?

– Sûr. Je me cache dans les taillis et à votre signal je tire de toutes mes forces. Les gars prennent place à tour de rôle sur la selle. Quand je tire, ils sont projetés hors du puits comme par une catapulte.

– Encore une chose. À la fin, tu retires tout, selle et cordes, afin de ne pas laisser de traces si jamais ils avaient la curiosité d'aller voir là-dedans.

Johnny, Long Tom et Ham descendirent dans le puits. Ils allaient passer le reste de la nuit accrochés aux aspérités de la maçonnerie.

– Et surtout, ne vous endormez pas ! lança Monk.

– Aucun danger, grogna Long Tom. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas lâcher la corde quand je serai en selle !

Aux premières lueurs de l'aube, Doc conférait avec le roi Chaac.

Le vieux souverain était furieux d'apprendre que les guerriers avaient jeté les trois hommes dans le puits des sacrifices. Doc avait négligé de lui dire qu'ils étaient bien vivants.

– Le moment est venu d'être ferme. Dans le passé, mon peuple a toujours remis les guerriers à leur place quand ils passaient les bornes. Depuis longtemps, Brise Matinale essaye de saper mon autorité. Et ce n'est un secret pour personne qu'il désire épouser ma fille. Je vais rassembler des hommes et arrêter Brise Matinale et ses lieutenants. Ils suivront vos compagnons dans le puits !

– Votre peuple est envoûté par l'éloquence de Brise Matinale. En l'arrêtant, vous allez susciter

une révolte.

Le roi tressaillit. Voilà donc ce qui restait de son autorité ! Mais il fut obligé de reconnaître les faits.

– J'ai laissé aller les choses dans l'espoir d'éviter la violence. Mes guerriers, aux yeux de mon peuple, ne font pas un métier honorable. Nous sommes un peuple pacifique. Pour nous, la guerre est une chose vile. Il haussa les épaules.

» Ceux qui aiment la violence se joignent à la secte. Les paresseux aussi, puisque les soldats ne travaillent pas. Tout cela forme une classe à part.

– Mais ils semblent être très influents, à présent ?

– En effet. Les Doigts Rouges défendent la vallée contre les invasions.

Doc exposa le motif de sa visite.

– J'ai un plan qui pourrait faire échec à leur influence.

Le roi se redressa et demanda avidement :

– Quel est ce plan ?

– Je vais ressusciter les trois hommes qui sont tombés dans le puits.

Le roi avait l'air plutôt sceptique.

– Votre père a passé plusieurs mois dans cette vallée, dit-il. Il m'a appris beaucoup de choses et, entre autres, qu'il était impossible de réaliser ce que vous promettez de faire. Vos amis sont morts jusqu'au jour du jugement.

Doc sourit. Il expliqua enfin, avec beaucoup de simplicité, comment il avait sauvé ses amis. Et le vieux roi approuva avec enthousiasme le projet de résurrection !

Le roi Chaac, qui connaissait bien ses sujets, en choisit cinquante parmi les plus bavards pour assister à la séance de réanimation. Ils se chargeraient de répandre la nouvelle. Il n'y avait pas de place pour toute la tribu.

Doc laissa au roi le soin de faire un discours approprié. Le roi fit donc part à l'assemblée du triste sort des amis de Doc. Puis il expliqua quelles étaient les intentions de celui-ci.

Avec beaucoup de dignité, Doc s’avança vers le puits. Son visage était grave ; dans ses yeux dorés, aucune lueur de malice. La situation n’avait rien de drôle. S’il échouait, les conséquences seraient terribles. Les guerriers dénonceraient la supercherie et se jetteraient sur lui. Et personne n’y ferait opposition.

Il jeta un coup d’œil vers les Doigts Rouges. Ils étaient là, en rangs serrés, avec des expressions qui allaient de l’incrédulité à la crainte. Au milieu d’eux, Brise Matinale se croisait les bras.

Doc leva devant lui ses poings serrés. Dans sa main gauche, il tenait une poudre très ordinaire. Dans sa main droite, un briquet.

Après un temps d’incantation qu’il jugea suffisant, il se pencha sur l’orifice du puits. Sans être vu, il versa un peu de poudre sur le rebord. Puis il approcha son briquet.

Il y eut un éclair et un grand nuage de fumée blanche. Quand la fumée se dissipa, un cri de

stupeur s'éleva dans la foule.

Long Tom était debout sur le bord du puits !

Tout avait bien marché.

Doc renouvela son procédé et ce fut le tour de Ham.

Brise Matinale se précipita soudain vers le puits. Mais Doc, d'une voix tonnante, l'informa que des esprits redoutables faisaient le cercle autour du trou. Le chef recula, effrayé malgré lui.

Johnny ressuscita ensuite. Monk, caché dans les buissons, ramena l'attirail vers lui.

Doc se retourna et il ne put dissimuler sa satisfaction. Comme un seul homme, les guerriers s'étaient jetés à genoux, les bras levés. Seul Brise Matinale était resté debout. Doc lui lança un regard tellement impérieux qu'il se laissa glisser à terre à son tour.

La victoire était totale. La nouvelle se répandrait comme une traînée de poudre. Et Doc hériterait du pouvoir « magique » de Brise Matinale. Quand Doc et ses amis, accompagnés du roi et de sa fille, se retirèrent, leurs yeux

brillaient de satisfaction non dissimulée.

Mais leur joie fut de courte durée.

Le chef des guerriers se dressa soudain en hurlant. Du doigt, il montrait le rivage du lac.

L'avion de Doc dérivait vers eux, poussé par un groupe de Doigts Rouges.

Et il avait changé de couleur !

Il était peinturluré de gris et de jaune sale. Sur le fuselage, bien en vue, s'étalaient de grandes taches rouges !

– La Mort Rouge ! s'écria la foule épouvantée.

Brise Matinale tira parti de la situation.

– Nos dieux sont en colère ! rugit-il. Ils ont fait descendre la Mort Rouge sur l'oiseau bleu qui a apporté ces démons !

– Quel type ! s'exclama Renny, il a repeint l'avion hier soir !

Doc dit à voix basse :

– Non, ce n'est pas lui qui a pu avoir une idée pareille ! Quelqu'un l'a devancé. Et ce quelqu'un ne peut être que l'assassin de mon père, celui qui

est derrière la révolution !

– Mais comment a-t-il pu joindre si vite Brise Matinale ?

– Tu oublies le petit avion bleu. Cet individu a sans doute été parachuté quelque part !

Le chef essayait de convaincre ses hommes.

– Les dieux sont en colère parce que nous avons accueilli ces hérétiques chez nous ! Il faut les exterminer !

Le roi Chaac s'adressa à Doc avec une violence à peine contenue.

– Jamais, au cours de tout mon règne, je n'ai exécuté un de mes sujets de ma propre main. Je vais faire une exception pour Brise Matinale !

Mais avant qu'il pût faire un geste, les événements se précipitèrent.

XV

Le combat des oiseaux bleus

Ce fut encore Brise Matinale qui attira l'attention générale. Il était évident, d'après son comportement, que tout avait été machiné d'avance.

– Regardez ! cria-t-il en montrant le ciel. Voilà le véritable oiseau sacré qui revient parmi nous !

Au-dessus de leurs têtes, assez haut dans le ciel, un avion bleu décrivait de grands cercles. Doc reconnut le petit appareil qui les avait attaqués à Belize.

On criait de tous côtés. Mais les guerriers avaient retrouvé leur dignité. Ils lançaient des regards menaçants à Doc. Une fois de plus, la victoire changeait de camp.

L'avion bleu continuait d'évoluer dans le ciel.

Sa présence avait quelque chose de fantomatique, car on n'entendait aucun bruit de moteur : les vents violents qui brassaient l'air au-dessus de la gorge, déportaient tous les bruits.

– Je suis très inquiet, murmura le vieux roi. Brise Matinale est en train de susciter une crise d'hystérie collective. Ils vont vous attaquer !

Doc était de son avis. Il fallait agir.

Brise Matinale continuait de haranguer la foule :

– L'oiseau bleu que vous voyez dans le ciel est un objet tout-puissant ! Il est élu par les dieux ! Il ne renferme pas de vermine blanche ! Il faut détruire la vermine blanche qui est parmi nous !

Doc prit une décision.

– Sortez vos pistolets ! ordonna-t-il à ses compagnons. S'il le faut, descendez quelques Doigts Rouges. Mais essayez de les tenir à distance. Renny, viens avec moi !

Doc et Renny partirent au pas de course vers leur avion. Ils se hissèrent dans la carlingue et Doc installa sa puissante carrure dans le siège de

pilotage.

– Pourvu qu'on n'ait pas saboté les moteurs, gémit Renny.

Doc mit le contact. Des rafales de fumée sortirent des tuyaux d'échappement et les moteurs se mirent à rugir. Tout fonctionnait bien !

Renny arracha le couvercle d'une caisse métallique. Il en sortit une mitrailleuse lourde et des chargeurs. Pendant que l'avion prenait son élan sur le lac, Renny chargea la mitrailleuse jusqu'à la gueule.

Au bout du lac, l'avion bondit. Doc évita de justesse les parois rocheuses de la gorge. Utilisant toute la puissance de ses moteurs, il sortit de l'étroit défilé. Le petit monoplan était toujours au-dessus d'eux.

Les courants redoutables empoignèrent soudain leur avion et se jouèrent de lui comme d'un cerf-volant. Plus d'une fois, ils se retrouvèrent la tête en bas. Enfin les vents faiblirent et Doc prit de la hauteur.

Le petit avion vira sur l'aile et piqua vers eux. Des traits de feu passèrent sous la queue de l'avion de Doc ! Des balles traçantes !

Doc était surpris ! Il ne pensait pas que l'avion disposât d'un tel armement. Mais au même instant la mitrailleuse lourde de Renny cracha quelques rafales sèches. L'ennemi zigzaguait en tous sens pour éviter le feu terrible qui fouillait l'air autour de lui.

– Bien joué ! lança Doc.

Puis ce fut à lui de se jeter de côté, car une rafale venait de se loger dans son aile gauche. Le pilote de l'« Oiseau bleu » n'était pas un débutant !

Les avions continuaient à tourner l'un autour de l'autre. L'appareil de Doc était beaucoup plus grand, ce qui était loin d'être un avantage. De plus, ce n'était pas un avion de combat.

Doc reçut encore une volée de balles à l'arrière du fuselage. Il fit basculer brutalement l'avion sur l'aile droite.

– À toi, Renny !

La mitrailleuse lourde déchaîna l'enfer.

Une giclée de feu fouetta le nez du petit avion qui descendit en vrille vers les crêtes des montagnes. Bientôt les courants le saisirent. Une terrible succion l'aspira dans la Vallée des Disparus et il frappa la surface du lac en soulevant une gerbe d'écume.

Quand Doc survola les eaux, il ne vit aucune trace de l'avion bleu.

Doc s'arrêta sur le rivage, en vue de la pyramide. Il sauta sur le sable et fonça vers la ville, vers celui qu'il cherchait : Brise Matinale. À eux deux, maintenant !

Ses compagnons étaient entourés de Mayas surexcités. Mais ceux-ci hésitaient à exécuter les ordres de leur chef : ils venaient de voir tomber l'oiseau bleu !

Brise Matinale fut pris de terreur en voyant arriver Doc et appela ses guerriers à la rescousse. Quatre hommes s'avançèrent, armés de poignards et de massues. Quinze autres se joignirent à eux.

Ce qui suivit alors entra dans la légende des

Mayas.

Doc était au centre de la bagarre comme un dieu portant la foudre. Ses poings d'acier volaient partout, arrachant des massues, entrechoquant des crânes !

Ce fut la débandade. Brise Matinale essaya de fuir avant ses guerriers. D'un bond, Doc l'attrapa par la nuque et lui enleva son couteau sacré. Sans lâcher prise, il se tourna vers le roi qui assistait à la scène, médusé.

– Y a-t-il un endroit où on puisse l'enfermer ?

– Suivez-moi !

Brise Matinale fut jeté dans une sorte de donjon sans fenêtres. Le seul accès était constitué par un trou dans le plafond, sur lequel quatre Mayas firent glisser une grosse pierre.

– Donnez-lui le temps de réfléchir, suggéra Doc au roi. La réflexion a toujours été profitable aux criminels !

Telle était la simplicité d'âme des Mayas, qu'après tous ces événements, Doc et ses amis

furent de nouveau regardés avec faveur. L'influence des Doigts Rouges était tombée à zéro. Ce qui ne les empêchait pas de continuer à conspirer.

– Eh bien ! déclara Monk, ça s'est bien passé !

– Touche du bois, grogna Ham.

Monk ricana et fit un geste vers le crâne de Ham.

– Je me demande quand même pourquoi Sa Majesté veut nous faire attendre un mois avant de conclure un arrangement au sujet de l'héritage ?

– Je n'en sais rien. Mais tu te souviens que ce sera peut-être moins long.

– Ma foi, répondit Monk en bâillant, l'endroit n'est pas si mal. Et je crois que je vais enfin pouvoir me reposer un peu !

XVI

La colère des dieux

Une nuit d'encre enveloppait la Vallée des Disparus. L'air était moite. Tout annonçait la chute des grandes pluies tropicales.

Doc et ses amis prirent la précaution de laisser brûler une torche et de poster une sentinelle à la porte de leur maison.

Deux Mayas surveillaient le cachot où Brise Matinale était incarcéré. De temps en temps celui-ci les insultait et les menaçait de la vengeance des dieux si on ne le relâchait pas sur-le-champ.

À part cela, tout était calme.

Cependant, dans un lieu secret de la vallée, un chaudron diabolique était sur le point de bouillir.

À l’extrémité de la vallée, là où la rivière se jetait dans la gorge, la plupart des Doigts Rouges s’étaient rassemblés autour d’un grand feu de camp. Ils reprenaient en chœur des chants en l’honneur du dieu du Feu. Il y avait aussi des prières à Quetzacoatl, le dieu du Ciel, et à Kukulcan, le Serpent à Plumes.

Ils semblaient attendre quelque chose ou quelqu’un. Le temps passait. En chantant, ils espéraient regagner la faveur des dieux. Ils venaient d’entonner un hymne dédié au monstre de la terre, lorsqu’un bruit se fit entendre dans le feuillage. Les branches s’écartèrent et une silhouette incroyable fit son apparition.

C’était un homme, mais il était couvert d’une énorme peau de serpent, de la taille d’un boa constrictor. La tête du reptile avait été soigneusement découpée et tendue au point de former un objet fantastique qui tenait à la fois du masque et du couvre-chef.

Les bras et les jambes de l’homme étaient peints en bleu. Des plumes descendaient à partir du front jusque dans le bas du dos, à la manière

des Indiens d’Amérique.

Les guerriers se prosternèrent.

L’homme commença à s’exprimer avec beaucoup de difficultés dans la langue maya. Certaines de ses phrases n’avaient aucun sens et il devait s’y reprendre plusieurs fois. À n’en pas douter, c’était un étranger.

Mais les Doigts Rouges étaient complètement envoûtés par l’apparition.

– Je suis le fils de Kukulcan. Je suis le sang de son sang, la chair de sa chair ! Vous êtes-vous emparés des hommes blancs ? Les avez-vous jetés dans le puits des sacrifices ? Avez-vous changé la couleur de leur oiseau et l’avez-vous repeint aux couleurs de la Mort Rouge ? C’étaient là mes ordres ! Les avez-vous exécutés ?

– Oui, murmura un guerrier.

Mais l’homme masqué flairait quelque chose. Il leva le menton d’un air impérieux et demanda :

– Où est votre chef, Brise Matinale ?

– Il est en prison, répondit-on à contrecœur.

L'homme trépigna de rage.

– Alors Savage et ses hommes sont toujours en liberté ?

Mot à mot, il arracha des renseignements sur ce qui s'était passé. Pétrifié, il se tut longuement.

Un guerrier, moins timide que les autres, demanda :

– Ô maître ! Qu'est-il advenu de nos deux compagnons que nous vous avons envoyés pour abattre ce Savage et son père ?

L'homme au masque répondit avec prudence. Il ne fallait pas leur dire que leurs compagnons avaient succombé à New York. L'imposteur y perdrait de son prestige et il en avait bien besoin, maintenant que son avion avait été descendu par Doc !

– Est-ce que Savage a déjà eu accès à l'or ?

– Non.

– Alors tout est encore possible, murmura l'homme à part lui.

Cependant, les guerriers commençaient à

s'agiter. Autrefois, le fils du Serpent était plus énergique ! À présent il gardait un silence embarrassé. Un Maya demanda de nouveau des nouvelles de leurs compagnons.

– Ils sont vivants, mentit l'autre. Écoutez maintenant, écoutez-moi bien, mes fils, car voici ce que je vous dis en toute sagesse : bientôt, très bientôt, la Mort Rouge va frapper une nouvelle fois !

Les Mayas étaient terrifiés, en silence ils se serraient les uns contre les autres.

– La Mort Rouge va frapper une nouvelle fois ! répéta l'homme. Ainsi le veut Kukulcan, mon père ! Il ne veut pas de ces hommes blancs parmi vous ! Et vous avez péché gravement en les épargnant. Pourtant moi, la voix de mon père le Serpent à Plumes, je vous avais avertis !

– Nous avons essayé... commença un guerrier.

– Pas d'excuses ! Si vous voulez éviter la Mort Rouge, vous devez supprimer immédiatement Savage et ses hommes. Ensuite, vous devez m'apporter, à moi, autant d'or que dix

hommes peuvent en porter. Je me chargerai de faire parvenir cet or au Serpent à Plumes !

Les Mayas s'agitaient.

– Supprimez Savage et apportez l'or ! Cela seul pourra apaiser le Grand Serpent ! J'ai dit ! Allez !

Les Doigts Rouges filèrent sans demander leur reste. Toute la nuit, ils discutèrent entre eux dans leurs huttes. Leur terreur ne faisait que croître.

Quant à l'homme masqué, il s'enfonça dans les taillis. Non loin de là, il s'arrêta. Il plongea la main dans un buisson et en sortit deux bidons. Avec beaucoup de précautions, l'homme emporta les bidons et se dirigea à pas de loup vers la pyramide.

Il y arriva sans être remarqué et en gravit les escaliers. De l'eau coulait à ses côtés. Il monta jusqu'au sommet de la pyramide. Là il fouilla dans l'obscurité jusqu'à ce qu'il eût trouvé ce qu'il cherchait : un petit réservoir d'eau en forme de bassin.

Il vida le contenu du premier bidon dans le réservoir. Il savait que pendant deux jours, les germes mortels de la Mort Rouge feraient leur œuvre au pied de la pyramide. C'était là que toute la tribu venait chercher l'eau potable.

En deux jours, toute la population serait victime de la Mort Rouge ! Seul le contenu du deuxième bidon pourrait les sauver. Et ce contrepoison serait administré exactement de la même manière. C'est en agissant ainsi que le sinistre individu avait obtenu à plusieurs reprises d'importantes offrandes d'or.

Il quitta l'édifice en emportant les deux bidons. Il regagna sa tanière à l'autre bout de la vallée, là où le pilote l'avait parachuté la nuit précédente.

En cours de route, il jeta le bidon vide. Il réfléchissait. Et tout à coup une idée diabolique germa dans son esprit.

– Jamais le vieux Chaac ne me dira où se cache la source de tout cet or. Et lui seul connaît le secret ! Alors, pourquoi me préoccuper de guérir la tribu ? Si tout le monde meurt, je finirai

bien par trouver l'or ?

Il eut un sourire implacable.

– Ils en auront fait des offrandes, avant de découvrir la vérité !

Il fit tournoyer le deuxième bidon au-dessus de sa tête et, d'un geste puissant, il le lança dans le lac !

XVII

La mort rouge

Debout avant l'aube, Doc fit comme chaque jour, ses deux heures d'exercices physiques.

Brise Matinale était toujours dans sa cellule, et les gardiens à leur poste.

Doc passa une partie de la matinée à bavarder avec le roi Chaac. Quoique le vieux monarque n'ait jamais fréquenté d'université, ses connaissances étaient étendues. La princesse Monja elle aussi, était très cultivée.

– Nous avons beaucoup de loisirs dans cette vallée, expliqua le roi. Nous avons tout le temps qu'il faut pour méditer, pour réfléchir à toute chose.

Un peu plus tard, le roi fit une révélation inattendue.

– Vous vous êtes sûrement demandé pourquoi j'avais fixé ce délai de trente jours ? C'est un accord que j'avais fait avec votre père. Je devais m'assurer que vous aviez assez de caractère et de force morale pour vous confier cette richesse fabuleuse.

– Ce n'était pas une mauvaise idée, lui accorda Doc.

– Eh bien ! je suis satisfait. Demain je vous montrerai l'or. Mais d'abord il faut que vous soyez adoptés définitivement par la tribu. Vous et vos compagnons. Cela est indispensable. Car il est dit dans nos textes les plus anciens que seul un Maya pourra emporter ce trésor.

Doc exprima son accord complet. Puis il demanda comment on s'y prendrait pour transporter l'or.

Le roi sourit.

– Nous le transporterons à dos d'âne jusqu'à votre banque à Blanco Grande.

– Et les tribus guerrières des montagnes ? Elles ne laisseront jamais passer cette caravane !

– Vous vous trompez. Ces tribus sont de descendance maya. Elles savent pourquoi nous sommes ici. Pendant des siècles, elles ont empêché toute incursion des Blancs. Oui, elles laisseront passer la caravane. Mais aucun Blanc n'apprendra jamais d'où elle est partie.

– Y a-t-il beaucoup d'or ?

Le roi eut un sourire énigmatique et ne répondit pas.

La Mort Rouge frappa au milieu de l'après-midi.

Monk eut son attention attirée par un groupe de Mayas qui s'agitait autour d'une maison. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur. Un homme gisait sur un banc, fiévreux, la peau marbrée. Son cou était couvert de taches rouges.

Monk rejoignit Doc en courant. Il le trouva en conversation avec la princesse Monja.

Doc se précipita vers l'avion et revint portant sa trousse médicale.

En pénétrant dans la demeure de la victime,

Doc retrouva aussitôt sa vocation profonde. Il avait puisé ses connaissances médicales dans les meilleures universités et les plus grands hôpitaux du monde.

Il examina le malade à fond.

– Qu'est-ce qu'il a ? demanda Monk anxieusement.

– Je n'en sais encore rien. Manifestement, c'est le mal qui a emporté mon père. Ça veut dire qu'il a été infligé à ce pauvre type par le criminel qui est la source de tous nos ennuis. Il doit être dans la vallée en ce moment.

Long Tom arriva hors d'haleine.

– La Mort Rouge. Elle est partout ! Partout ils tombent comme des mouches !

Doc administra un calmant au malade, puis il se rendit au chevet d'un autre. Il lui posa des questions précises sur ce qu'il avait mangé et ce qu'il avait fait. Il renouvela ses questions auprès de plusieurs victimes.

– La réserve d'eau potable ! conclut-il enfin.

Il indiqua à ses compagnons comment

administrer les calmants.

– Monk, tes connaissances en chimie seront mises à rude épreuve ! Viens avec moi !

Ils se dirigèrent vers la pyramide en emportant le matériel nécessaire.

L'épidémie s'était répandue depuis une heure seulement. Mais déjà les Doigts Rouges profitaient de la panique. Ils faisaient dire partout que la maladie était un châtiment envoyé par les dieux. On commençait de nouveau à proférer des menaces contre les Blancs. Des hommes ceinturés de bleu haranguaient la foule.

Doc et Monk mettaient le pied sur les premières marches de la pyramide. Aussitôt une clameur hostile s'éleva. Des gestes menaçants indiquaient clairement que Doc et Monk n'avaient pas le droit de gravir la pyramide. C'était un autel, un lieu inviolable ! Seuls les Mayas pouvaient y accéder sans attirer la malédiction !

– Ça va barder si on continue, murmura Monk.

Doc trouva une solution. Il s’approcha de la princesse Monja, lui donna des éprouvettes et lui demanda de recueillir de l’eau au sommet de la pyramide. La confiance que Monja témoignait à Doc calma quelque peu les esprits.

Doc et ses amis s’enfermèrent alors dans leur maison et se mirent au travail. Monk déploya son petit laboratoire portatif et procéda à toutes sortes d’analyses.

– Monk ! Tu as apporté le gaz que tu as préparé à New York ? Celui qui paralyse momentanément ?

– Bien sûr. Je vais le chercher.

Doc ferma soigneusement la lourde porte et continua le travail.

Dehors l’excitation était à son comble. On lançait des pierres contre les murs de la maison. Mais soudain les cris de rage se changèrent en cris de panique. Le bruit diminua. Doc regarda par la fenêtre.

Monk avait brisé une bouteille de gaz et le vent avait emporté celui-ci vers la foule. La

plupart des Mayas s'écroulaient inanimés. L'effet se ferait sentir pendant deux heures.

L'eau était soumise à des tests continuels. Doc avait isolé une petite quantité du liquide visqueux, qu'il avait reconnu comme étant un germe de culture. Mais quel genre de germe ? Toute la question était là !

Il n'y avait pas de temps à perdre. Son père avait succombé après trois jours.

Une heure passa, puis une autre.

La situation à l'extérieur ne s'améliorait pas.

Doc travailla tout l'après-midi sans lever la tête. Il continua pendant la nuit.

À l'aube, Doc quitta le banc de pierre où il avait installé son matériel. Il sortit de la maison. Armés de fusils, ses amis se précipitèrent aux fenêtres, certains que les Mayas se jetteraient sur lui.

Or il se passa quelque chose de miraculeux. Doc traversa la foule sans être molesté ! Pas un guerrier ne leva la main sur lui ! Tel était le

pouvoir hypnotique de ses yeux dorés.

Doc se dirigea vers le fond de la vallée.

Au même moment, un groupe de Doigts Rouges déchaînés faisait de violents reproches à la population. On avait laissé échapper Doc ! L'homme blanc devait être abattu sur-le-champ !

Quelqu'un avait naturellement délivré Brise Matinale, qui ne perdit pas une minute. Il prit la tête d'une petite troupe qui se dirigea vers la maison où les hommes de Doc s'étaient barricadés et il lança les Mayas à l'assaut. Monk répandit tout son gaz sur les assaillants qui reculèrent en désordre, mais se rassemblèrent un peu plus loin. Brise Matinale n'arrêtait pas de hurler.

De temps en temps un Maya s'effondrait, touché par l'horrible Mort Rouge. Un quart de la tribu était atteint par le fléau.

Il était presque midi lorsque Doc revint. Il avait réussi à passer inaperçu, sautant d'un toit à l'autre en faisant des bonds gigantesques.

De la jungle Doc avait rapporté une grande variété d'herbes sauvages. Il se remit au travail. Il fit bouillir des herbes, en traita certaines avec des acides. Peu à peu il affinait son produit.

Deux heures. Il y avait maintenant un tiers de malades dans la population qui était à bout de nerfs.

Doc s'essuya le front.

– Je crois que j'ai trouvé.

– Je n'ai plus de gaz, murmura Monk. Comment sortir d'ici ?

Pour toute réponse, Doc empocha les flacons contenant un liquide transparent.

– Attendez-moi.

Il ouvrit brusquement la porte. Les habitants l'aperçurent. Quelques lances se brisèrent contre les murs. Doc avait déjà disparu par les toits.

Il découvrit un premier Maya écroulé dans la rue et de force lui administra le remède. Un peu plus loin, il répéta la même opération sur toute une famille.

À chaque coin de rue, il devait repousser une attaque. À la fin de l'après-midi, il fut surpris par des Doigts Rouges alors qu'il soignait une famille de cinq Mayas. Quand Doc quitta le voisinage, les Doigts Rouges ne s'étaient pas encore relevés !

Au crépuscule, son entêtement commença à porter ses fruits. Le bruit se répandit que l'homme de bronze guérissait la Mort Rouge.

Vers neuf heures du soir, les compagnons de Doc osèrent s'aventurer dans les rues à leur tour pour administrer le remède.

– Doc prétend que la Mort Rouge est une fièvre tropicale d'une espèce très rare, expliqua Long Tom à la princesse Monja. À l'origine, c'était sans doute une maladie d'un oiseau de la jungle. Quelque chose de semblable à l'épidémie connue sous le nom de « fièvre du perroquet ».

– M. Savage est un homme étonnant, murmura la jeune femme.

– Et comment ! renchérit Long Tom.

XVIII

L’amitié

Une semaine passa. Doc avait retrouvé sa popularité et son prestige. Car les uns après les autres, les malades guérissaient. Dans chaque foyer, Doc était considéré comme un héros. Les gens le suivaient dans la rue, admirant sa haute taille.

Les guerriers étaient désemparés. Brise Matinale avait perdu presque tous ses partisans. Beaucoup d’entre eux effacèrent la couleur de leurs doigts, abandonnèrent leur ceinture bleue et, avec le consentement du roi, quittèrent la secte guerrière.

Quelque cinquante irréductibles restés fidèles à Brise Matinale prenaient soin de ne pas se faire remarquer.

Tout se passait donc pour le mieux.

Doc rassembla toutes les armes à feu et les enferma dans une pièce de leur maison. Long Tom installa un système d'alarme. Monk refit une certaine quantité de gaz qu'il mit de côté, avec les armes. Mais toutes ces précautions paraissaient superflues.

Doc s'absentait de temps en temps de la ville. Ces absences duraient plusieurs heures. Il revenait sans donner d'explication. En réalité, il fouillait inlassablement la jungle à la recherche du meurtrier de son père.

Tout au bout de la vallée, il découvrit enfin le repaire de son ennemi. Mais le campement avait été déserté depuis un certain temps. Doc suivit les traces aussi loin que possible, jusqu'à l'endroit où la vallée s'arrêtait.

Le roi Chaac décida enfin que le jour était venu de faire adopter Doc et ses hommes par la tribu. Il y aurait une grande cérémonie.

Après cela, on leur indiquerait la source de l'or.

Comme Doc et ses amis allaient devenir d'honorables citoyens mayas, il était nécessaire qu'ils soient pour la festivité revêtus du costume national.

Le costume était fait d'un court manteau de fibres entremêlées de fils d'or, de ceintures brillantes et de hautes sandales. Chacun des hommes recevait un couvre-chef à l'image d'un animal. Des guirlandes de fleurs retombaient sur leurs épaules.

Les pistolets ne s'harmonisaient guère avec ce genre d'habillement et ils les laissèrent dans la maison. De toute façon, il n'y avait aucun danger à l'horizon.

Toute la population se rassembla au pied de la pyramide. Les hommes portaient le même costume que Doc et ses amis, quelques-uns tenaient à la main des massues et des lances de cérémonie.

Il y avait une ombre au tableau : Brise

Matinale et ses partisans étaient invisibles. Doc en prit note. Mais que pouvait faire le chef des guerriers avec cinquante hommes ?

La cérémonie rituelle commença.

Le visage des hommes blancs fut enduit du bleu sacré ? Sur leur dos, on peignit des figures magiques. Ensuite on leur offrit des mets variés qui avaient une signification rituelle. Puis du miel. On leur donna à boire de l'« atole », une boisson extraite du maïs et conservée dans des jarres merveilleusement décorées.

Au sommet de la pyramide brûlait un encens du pays. Dans l'air pur et calme, les volutes de fumée descendaient le long de l'édifice doré.

Assise en rangs serrés à la base de la pyramide, la population maya entonnait des chants sacrés. C'était une basse continue, rythmée, accompagnée par des instruments de musique.

La cérémonie atteindrait son point culminant lorsque les hommes blancs seraient invités à gravir les marches de la pyramide pour offrir de

l'encens et déposer des images de pierre au pied de la statue du dieu Kukulcan.

Le roi Chaac leur avait expliqué qu'ils devaient monter les escaliers à genoux, faute de quoi leur offrande serait sans valeur.

Les femmes mayas, très belles dans leurs manteaux jetés sur leurs épaules, prenaient à la fête une part égale à celle des hommes.

Le moment était venu ! Mais ce n'était guère facile de gravir à genoux la longue volée d'escaliers ! Autour d'eux les Mayas chantaient en se balançant rythmiquement.

Marche après marche, les Blancs gravissaient la pyramide !

Et soudain Brise Matinale fit irruption !

En hurlant, il se jeta au milieu de la foule !

Tout s'arrêta.

C'était une chose impensable ! Car le rituel était sacré et l'interrompre était un sacrilège.

Des regards furieux foudroyèrent le chef des

guerriers. Mais il leva les bras en criant :

– Ô mes fils ! Vous ne pouvez pas faire cela ! Les dieux l'interdisent ! Ils ne veulent pas de ces hommes blancs parmi nous !

Un Maya lui répondit que le peuple ne voulait pas non plus de Brise Matinale !

Mais le diable d'homme, ignorant les invectives, continua :

– Malheur à vous si vous introduisez des étrangers en votre sein ! Cela est interdit !

Doc ne fit pas un geste. C'était la dernière tentative de Brise Matinale et, visiblement, l'homme était à bout. Il tremblait de tous ses membres.

Le roi Chaac donna un ordre bref. Des hommes armés de lances s'avancèrent vers Brise Matinale. Celui-ci battit en retraite, mais avant de disparaître il se retourna et cria :

– Imbéciles ! Vous viendrez me demander pardon à genoux, ou bien vous mourrez ! Tous !

Quelques lances s'enfoncèrent dans le sol autour de lui. La jungle l'avala.

Doc était pensif. Sans aucun doute, le meurtrier de son père rôdait dans les environs. Il était capable de tout. Doc regretta de ne pas être armé.

La cérémonie reprit au point où elle avait été interrompue. Les corps se balancèrent de nouveau avec le même rythme insolite.

Doc et ses amis continuèrent l'ascension de la pyramide. Les paquets d'encens et les images de pierre étaient pesants. Tous les regards étaient fixés sur Doc.

Ils arrivaient au sommet. Le roi Chaac les précédait. Les derniers mots du rituel devaient être prononcés par le souverain de la Vallée des Disparus.

À ce moment précis la fusillade éclata.

Des coups de feu ! Des rafales soudaines, par vagues si rapprochées qu'elles ne faisaient qu'un seul bruit d'enfer se répercutant sur les murs de la pyramide.

– Des mitrailleuses ! hurla Renny.

Des cris s'élevaient de la foule. C'était la

panique !

Les mitrailleuses tiraient aux quatre coins de la pyramide. Et elles demeuraient invisibles !

Doc poussa ses amis, le roi et sa fille, à l'abri de la statue. Il n'était que temps ! Les balles pleuvaient, arrachant des morceaux de ciment, renversant les images de pierre. Doc ramassa un projectile.

– Ce n'est pas le calibre de nos mitrailleuses. Donc ils n'ont pas encore volé nos armes. C'est toujours ça ! Mais ça veut dire qu'on a introduit des mitrailleuses dans la vallée !

La pluie de plomb cessa.

Vers la droite, écartant les buissons, Brise Matinale fit son apparition.

– Voilà l'accomplissement de ma prophétie, hurla-t-il. Tuez ces hommes blancs ! Demandez grâce à genoux ! Reconnaissez-moi pour chef suprême !

– Il est fou furieux, murmura Monk. Pauvre type !

Une volée de lances répondit à Brise Matinale.

Un groupe de Mayas chargea le chef des guerriers. Une rafale de mitrailleuses les fit reculer, tuant trois hommes.

Alors le roi Chaac attira soudain l'attention de son peuple. Il cria quelques ordres, d'une voix si rapide et si saccadée que même Doc ne réussit pas à le comprendre.

Les Mayas se précipitèrent vers la pyramide et gravirent les marches en bon ordre. Doc les regarda passer avec étonnement. Il vit alors que le roi Chaac avait exercé une pression sur la grande idole qui se dressait à côté du réservoir d'eau. La statue recula, révélant une cavité et un escalier qui s'enfonçait dans les ténèbres !

Les Mayas s'engouffrèrent dans cette ouverture. Ils paraissaient aussi surpris que les Blancs !

– Je suis le seul de toute la tribu à connaître l'existence de cette trappe, expliqua le roi.

Les mitrailleuses se taisaient, comme interloquées. Cette retraite en bon ordre surprenait les Doigts Rouges.

Doc avait repéré les tireurs. Et il aperçut soudain un autre homme – un individu recouvert d'une peau de serpent ! C'était lui qui semblait diriger toute l'opération. Il donnait des ordres, même à Brise Matinale.

Les mitrailleuses se remirent à cracher le feu. Mais elles avaient attendu trop longtemps. Tous les Mayas étaient à l'abri. Puis ce fut le tour du roi et de la princesse. Doc et ses amis suivirent.

Le roi leur montra des fentes dans la maçonnerie. À travers celles-ci on pouvait observer l'escalier. Au même moment, les premiers Doigts Rouges arrivèrent au pied de la pyramide.

– Si seulement nous avions des armes ! gémit Renny.

– En voici ! dit le roi.

Sur son ordre, des blocs de pierre, passés de main en main, furent hissés au-dehors et dévalèrent l'escalier ! Les Doigts Rouges reculèrent en désordre.

Doc tendait l’oreille vers la voix de l’homme à la peau de serpent. Et soudain il la reconnut ! C’était bien la voix du meurtrier de son père, la voix qu’il avait entendue dans la chambre de l’hôtel à Blanco Grande !

Il se tourna vers le roi Chaac.

– Les réserves de nourriture ? demanda Doc.

– Il n’y en a pas, dut avouer le roi.

– Alors nous sommes coincés. Mais il y a de l’eau, je présume ?

– Autant qu’on veut. Nous avons accès à la source qui alimente le réservoir.

– C’est toujours ça. Nous pourrons tenir quelques jours. Mais il faut agir.

Doc remonta vers l’ouverture au sommet de la pyramide, jeta un rapide coup d’œil dehors et décida de prendre un risque terrible.

– Que personne n’essaye de me suivre !

D’un bond il sauta à l’extérieur. Son apparition fut si soudaine que les Doigts Rouges furent pris de court. Avant qu’une rafale ne vînt

balayer le sommet, Doc dévalait déjà une des pentes abruptes. Des projectiles heurtaient le mur autour de lui. Au pied de l'édifice, il se glissa dans une dépression de terrain, puis fonça à travers les rafales. Il arriva sain et sauf dans les buissons et disparut aux yeux des guerriers affolés.

Mais le moins affolé n'était pas leur chef, l'homme à la peau de serpent. Il se cramponnait à sa mitrailleuse comme s'il s'attendait à voir le ciel s'écrouler sur lui sous la forme d'une grande figure de bronze.

XIX

L’homme de bronze

Doc se glissait comme une ombre dans les rues vides. Rien ne bougeait sur son passage, pas même les oiseaux tropicaux perchés sur les toits.

Il approchait de la maison qui contenait l’arsenal. Il lui fallait ces armes à tout prix. Avec elles, le sort des cinquante Doigts Rouges serait vite réglé !

La maison paraissait déserte. La porte était entrouverte.

Doc s’arrêta et tendit l’oreille.

Au loin, du côté de la pyramide, il entendit quelque rafales, puis plus rien.

Il entra. Personne.

Il poussa la porte de la pièce où les armes se

trouvaient entreposées. Au même instant, il se rendit compte que le système d'alarme de Long Tom n'avait pas fonctionné !

Quel Maya aurait eu assez de connaissances pour le débrancher ?

– L'homme à la peau de serpent ! murmura Doc.

Doc pénétra dans la pièce.

Les armes avaient disparu !

Un léger bruit se fit entendre dans la rue.

Doc bondit. Pas vers la porte, vers la fenêtre. Il devina qu'un piège se refermait sur lui.

Un objet vint se briser à ses pieds. C'était une bouteille remplie d'un liquide opaque. Le gaz de Monk !

Doc voulut sauter par la fenêtre, mais il rencontra le canon d'un fusil. Il se baissa. Une balle frôla ses tempes. Le gaz remplissait la pièce.

Il se retourna vers la porte. Deux pistolets se braquèrent sur lui. Les siens ! Et ils ne

pardonnaient pas !

Alors, lentement, Doc glissa sur le sol. Sur le carrelage poussiéreux, il gisait comme une grande statue de bronze déboulonnée.

– Il a son compte ! ricana dans sa propre langue l'homme à la peau de serpent.

Il avançait prudemment, derrière une barrière de Doigts Rouges armés jusqu'aux dents :

Il ajouta, s'adressant aux Mayas cette fois :

– Le souffle du Fils du Serpent à Plumes a vaincu le chef de nos ennemis !

– C'est vrai, murmurèrent les guerriers épouvantés. Votre souffle magique est tout-puissant !

– Sortez maintenant, jusqu'à ce que le vent ait balayé mon souffle, ordonna l'homme.

Après cinq bonnes minutes, il jugea que le gaz s'était évaporé.

– Allez-y ! Entrez et tirez le démon de bronze dans la rue.

Les guerriers obéirent. Mais ils n'en menaient pas large. Même inerte, Doc ne leur inspirait pas confiance. Ils le lâchèrent au plus vite au milieu de la rue.

– Lâches ! gronda l'homme. Vous voyez bien qu'il a succombé à mon pouvoir magique ! Il est sans défense. Jamais plus il n'osera affronter le Fils du Serpent à Plumes !

Mais les Doigts Rouges n'étaient pas tranquilles. Ils se souvenaient du puits des sacrifices.

– Allez chercher des courroies en peau de tapir !

Les guerriers filèrent comme des rats et revinrent avec les lanières.

– Ne craignez rien ! Il en a pour longtemps. Et maintenant, je vais envoyer mon souffle magique à l'intérieur de la pyramide. Que six d'entre vous restent ici pour ligoter le prisonnier. Et surtout, ne le laissez pas s'échapper ! Il doit être sacrifié au Serpent à Plumes !

Après cet avertissement, l'homme les quitta en

traînant derrière lui son sinistre déguisement.

Les six Mayas prirent les lanières et se penchèrent sur le corps inerte de Doc.

Des talons d'acier envoyèrent rouler deux gaillards dans la poussière. Deux autres s'écrasèrent contre le mur.

À aucun moment Doc n'avait perdu connaissance.

L'action du gaz de Monk dépendait uniquement de son inhalation par les victimes. S'il ne pénétrait pas dans les poumons, le produit était inoffensif.

Grâce à ses exercices continus, Doc avait des poumons d'une capacité singulière. N'importe quel individu peut retenir sa respiration environ une minute. Les pêcheurs de perles des mers du Sud arrivent à plusieurs minutes. Doc, après des années d'entraînement, battait tous les records.

Il avait bloqué sa respiration tout le temps que ses ennemis avaient jugé nécessaire pour que le gaz sorte de la maison. Par cette ruse, il avait réussi à ne pas être abattu sur place.

Doc entrechoqua violemment les têtes des deux Mayas qu'il tenait à la gorge. Ils s'écroulèrent. Doc ligota les deux autres et assomma définitivement les deux derniers qui s'appuyaient contre le mur d'un air égaré.

Il se précipita dans la maison. Il fallait faire vite car l'un des hommes avait eu le temps de pousser un cri perçant.

La caisse contenant les produits chimiques de Monk n'était plus là !

Doc sortit de la maison en courant et évita de justesse une rafale de balles. L'homme à la peau de serpent – car c'était lui – corrigea son tir. Trop tard. Doc était déjà sur les toits. Il parcourut ainsi une bonne distance, sautant d'une maison à l'autre.

Les guerriers l'aperçurent à nouveau. Avant qu'ils aient pu presser la détente, Doc avait disparu encore une fois. Comme des loups affamés ils se lancèrent à sa poursuite. C'est ce que Doc voulait. Il fallait que le plus grand nombre quitte le pied de la pyramide et s'égaille dans les rues. Mais Doc devait retourner dans la

pyramide au plus vite, maintenant que le gaz était en possession de ses ennemis.

Ceux-ci avaient perdu sa trace. Il en profita pour bondir sur les escaliers. Il fut comme avalé par le sommet de la pyramide.

– Ils ont pris le gaz de Monk ! expliqua Doc dans un souffle. Ils vont lancer des bouteilles par l'ouverture !

– Alors, il faut repousser l'idole à sa place, et vite ! dit Monk.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Rien ne résistait à la poussée de Monk.

Un des Mayas alluma une torche.

– Bouchez les fentes avec de la boue, ordonna Doc.

– Mais on ne verra plus à l'extérieur ! objecta Renny. Et s'ils montent l'escalier ?

Pour toute réponse, Doc saisit les lunettes de Johnny.

– Enlève le verre de droite, celui qui n'est pas un verre grossissant, et insère-le dans une fente !

Entoure-le soigneusement de boue. Ça te fera un hublot !

Les Mayas se remuaient au fond de la pyramide. Il y avait là des centaines d'hommes. Doc réfléchit. N'y aurait-il pas des souterrains quelque part !

– Où allez-vous ? demanda Renny.

– À la découverte ! Cet endroit m'intéresse !

XX

Les voûtes dorées

Doc emmena Johnny et Monk avec lui au fond de la pyramide.

L'usure des marches l'étonna. Par endroits, elles étaient carrément défoncées. Pour en arriver là, il avait fallu des milliers de pieds humains !

À un moment donné Doc jugea qu'ils étaient au-dessous du niveau du sol. Ils arrivèrent dans une grande salle. Doc remarqua un tuyau en pierre, conducteur de l'eau qui alimentait le réservoir. Il traversait toute la pièce et disparaissait dans une autre, encore plus vaste. Celle-ci était une sorte de corridor interminable. Tout au bout, on devinait un coude qui remontait.

C'est là, dans ce corridor, que le roi et son peuple attendaient. La princesse Monja était très

pâle, mais elle s’était conduite avec beaucoup de courage tout au long de l’attaque. Le roi gardait une attitude très digne.

Doc attira le souverain à l’écart.

– Auriez-vous l’obligeance de nous guider jusqu’au fond de cette caverne ?

Le roi hésita.

– Je voudrais bien... Mais mes hommes... Ils penseront que je les abandonne au moment du danger !

Doc décida de continuer seul avec ses deux compagnons. Mais le roi ajouta tout à coup :

– Écoutez ! Ma fille connaît ces passages souterrains aussi bien que moi. Elle vous guidera.

Doc acquiesça. La princesse semblait toute réjouie. Ils se mirent en marche.

– On dirait que tout ceci a été construit depuis des siècles ?

– En effet, répondit la princesse. Les Mayas ont construit ce tunnel et la pyramide au temps de leur plus grande prospérité. Cent mille hommes

ont travaillé ici sans interruption, et cela pendant plusieurs générations. Et le secret a été gardé pendant des siècles. Il a été transmis de souverain en souverain.

– Mais pourquoi tout ce mystère ? demanda Johnny.

– De crainte que le monde extérieur n'apprenne l'existence du trésor.

– Quoi ?

La princesse sourit.

– Attendez. Vous allez comprendre.

Ils avaient parcouru plusieurs centaines de mètres, et ils arrivaient au tournant, où le tunnel remontait. Ils étaient maintenant au-dessous des parois du ravin.

La princesse s'arrêta brusquement. Elle parla à voix basse en pointant le doigt devant elle.

– Voilà la raison du secret ! Voici l'or que vous allez recevoir, monsieur Savage. L'or que vous utiliserez en vue du bien universel !

Johnny et Monk étaient pétrifiés. Ils

écarquillaient les yeux sans pouvoir prononcer un mot.

Doc lui-même était pris de vertige.

C'était incroyable !

Le corridor s'élargissait aux dimensions d'une salle très vaste. Les murs, le sol, le plafond, tout était taillé dans le roc.

Et le roc était veiné d'or pur !

Mais ce n'était pas tellement cela qui les stupéfiait. Dans les murs étaient creusées des milliers de niches renfermant des vases, des plaques, des gobelets, des amulettes. Tout ce que les anciens Mayas avaient confectionné dans l'or le plus pur !

– Ce sont les entrepôts, reprit la princesse. D'après la légende, quarante mille artisans ont travaillé sans arrêt pour réaliser les objets qui sont remisés ici.

Doc et ses amis entendaient à peine les paroles de Monja. Devant cette richesse fabuleuse, ils étaient sourds, muets – assommés ! Car tout ne se trouvait pas dans les niches. Il y avait des objets

partout, par terre, dans les coins, en grandes piles prêtes à s'écrouler ! Et la caverne s'enfonçait dans les ténèbres, bien plus loin que l'espace éclairé par la torche.

Doc ferma les yeux. Il vivait un des grands moments de sa vie.

Le trésor dépassait toutes les espérances. Et c'était là l'héritage que son père lui avait laissé...

La princesse, pour qui ce trésor ne représentait pas grand-chose, reprit la parole :

– Le métal a été extrait des soubassements de la montagne. Il en reste encore beaucoup. Beaucoup plus que tout ce que vous voyez rassemblé ici.

Peu à peu les trois hommes recouvraient leurs esprits. Ils firent quelques mètres en suivant le conduit d'eau.

Monk compta ses pas. Il arrivait à plus de deux cents, pour autant que son émotion lui permettait de compter.

Ils continuèrent leur chemin et le passage se fit plus étroit. On montait de nouveau et la voûte

s’abaissait graduellement. Bientôt ils durent s’avancer en se courbant. Ils arrivèrent à une pièce d’eau dans laquelle aboutissait la canalisation. Ils se trouvaient à ce moment dans une petite salle dont les murs avaient été taillés par la main de l’homme. L’eau ruisselait de partout.

Devant eux, le tunnel continuait à l’infini.

Doc comprit que la caverne était en partie l’œuvre de la rivière. Les Mayas avaient probablement trouvé de l’or à la sortie de celle-ci. Ils s’étaient alors aventurés dans la caverne et ils avaient découvert le fabuleux gisement.

– Vous désirez continuer ? demanda la princesse.

– Bien sûr. Nous cherchons une issue. Il faut que la population puisse échapper à la famine.

L’air était glacial. Des stalagmites se dressaient au milieu du chemin depuis des temps immémoriaux. Parfois des blocs écroulés, tombés de la voûte, barraient le passage. Tous étaient veinés d’or.

Après quelque temps, ils dépassèrent le gisement. L'or ne brillait plus dans la pierre et le sentier devenait de plus en plus tortueux. La roche changeait d'aspect. Johnny s'arrêtait souvent pour en étudier la nature. Quant à Monk, il tâtait chaque renfoncement dans l'espoir de trouver une issue.

– Par là il doit y en avoir une, dit soudain Doc. Pas loin d'ici.

– Comment le savez-vous ? demanda Monja.

– Regardez la flamme de la torche ! Elle tremble.

Johnny restait en arrière. À la faveur de l'obscurité il découvrirait plus facilement une fente ouvrant sur la lumière du jour. Pour la même raison, Monk les précédait.

Doc était intrigué par un dépôt jaunâtre sur la roche. Il le gratta avec un ongle et le soumit à la flamme de la torche.

– Du soufre !

Ils atteignirent une nouvelle caverne. Cette fois c'était du calcaire. Johnny partit en

exploration. Après dix minutes il revint en secouant la tête.

– Pas de chance.

Il tenait dans la paume de sa main une substance claire, cristalline. Doc l'examina. Il toucha l'extrémité avec sa langue. L'objet avait un goût salé.

– Du salpêtre. Pas très pur, mais suffisamment pur pour notre propos.

– Je ne vois pas, dit Johnny.

Doc récita une formule.

– Salpêtre, charbon de bois et soufre. On peut brûler du bois et obtenir du charbon. Et nous avons trouvé du soufre un peu plus bas. Qu'est-ce que tout cela donne ?

– De la poudre !

Monk était allé de l'avant. Ses compagnons entendirent soudain une exclamation.

– Là ! Un trou !

Le trou découvert par Monk était une fente

assez large dans le roc. Un rayon de soleil y passait.

Doc, Monja, Johnny et Monk se hissèrent péniblement sur les marches grossièrement creusées. Tout le groupe se faufila prudemment au-dehors, ébloui par la lumière du jour.

Ils se trouvaient sur une corniche. Au-dessus d’eux et en dessous, la paroi nue du rocher. Mais en y regardant de plus près on découvrait un petit passage escarpé qui descendait. Ils étaient sauvés !

Doc s’adressa à ses compagnons :

– Monk, retourne à l’intérieur et attaque-toi au dépôt de soufre. Fais vite et sélectionne la substance la plus pure. Johnny, à toi le salpêtre. Y en avait-il beaucoup ?

– Pas mal.

– Déterre tout ce que tu peux. On va le raffiner.

Doc se tourna alors vers Monja.

– Monja, vous avez été formidable !

– Vraiment ? répondit la princesse en rougissant.

– Vraiment. À présent, pourriez-vous nous rendre encore un service ? Ça nous fera gagner du temps.

– Je ferai tout ce que vous voudrez.

– Retournez auprès des vôtres. Choisissez les hommes les plus robustes et les plus actifs, et envoyez-les ici avec Long Tom, Renny et Ham.

– D’accord !

– Autre chose encore. Envoyez aussi un certain nombre de ces vases en or. Prenez les plus lourds, les plus épais. Une cinquantaine environ. Dites à mes amis que c’est pour en faire des bombes.

– Des bombes en or ? glapit Monk.

– C’est tout ce qu’on a ! Quand ils seront là, bourrez-les de salpêtre et de soufre.

Avant de partir, Johnny posa une question.

– Vous savez où nous sommes ?

Doc sourit et montra du doigt les rochers qui

se trouvaient en face d’eux, à des centaines de mètres. Tout en bas, une rivière précipitait ses eaux torrentueuses.

– Nous sommes au cœur même du gouffre. La Vallée des Disparus est là-bas, en amont de la rivière.

– Et l’entrée de la vallée est par ici ? Par le ravin ?

– Exactement !

Monk s’impatientait.

– Allons-y !

Quand tous trois l’eurent quitté, Doc se glissa le long du petit sentier qui s’accrochait à la paroi. Il atteignit bientôt le sol ferme au bord de la jungle. Il s’enfonça dans les taillis pour recueillir le bois approprié. D’ici on ne verrait pas la fumée.

Il construisit un four en pierre pour le charbon de bois. Avec deux cailloux, il alluma rapidement du feu.

La production de charbon de bois était bien avancée lorsque ses amis réapparurent. Avec eux, il y avait une centaine de solides Mayas. À les voir plier sous le poids des vases, on aurait cru qu'ils venaient de piller le trésor !

Le traitement du salpêtre et du soufre était très délicat. Ils y passèrent tout l'après-midi et une partie de la nuit.

– Ne brusquons pas les choses, dit Doc. Cette fois-ci il faut en finir avec les Doigts Rouges ! Il ajouta lentement : – Et surtout, avec la « Peau de serpent » !

De temps en temps un Maya allait prendre des nouvelles de la pyramide.

– Ils ont repoussé plusieurs assauts, rapporta un messager. Mais notre souverain a été blessé.

– C'est grave ?

– À la jambe. Il ne peut pas se déplacer. Mais à part cette blessure, il est en bonne forme.

– Qui s'est chargé de la défense ?

– La princesse Monja !

Les bombes étaient prêtes. Des éclats de roc furent introduits dans les vases d'or. On ajouta une certaine quantité de poudre. L'or étant pur et souple, on arriva, avec mille précautions, à refermer le col des récipients.

Les amorces posèrent un problème. Doc choisit finalement des tiges de plantes tropicales dont l'intérieur était très tendre. Il les vida et garda les tuyaux creux ainsi confectionnés. Il fit alors pénétrer chacun de ces tubes dans chacune des bombes. Puis il composa une poudre à combustion lente qu'il versa lentement dans les mèches improvisées.

Le jour se levait lorsque Doc mena ses hommes au combat. Le petit groupe se fraya un passage vers l'entrée de la vallée. Il n'y avait plus de guetteur au sommet des rochers. Cela n'était pas arrivé depuis des siècles, remarqua un Maya avec amertume. Doc comprit pourquoi l'homme à la peau de serpent avait pu aller et venir sans se faire remarquer.

Ils approchaient du but, la petite cité était

devant eux. Les Mayas savaient comment allumer les bombes. Ils s'étaient munis de morceaux d'amadou incandescents.

Au signal de Doc, une première volée de bombes s'écrasa sur les ennemis.

XXI

La mort dorée

L'explosion brutale des bombes prit les Doigts Rouges tout à fait au dépourvu. Doc avait visé les mitrailleuses après avoir instruit ses hommes dans l'art de lancer des grenades. Les quatre mitrailleuses furent rapidement mises hors d'usage !

Il y avait beaucoup de victimes, mais il restait encore assez de Doigts Rouges pour opposer une résistance farouche. Et ils disposaient toujours de l'arsenal de Doc !

En poussant des cris perçants, les Mayas de Doc se lancèrent à l'assaut. Tout groupe de plus de quatre ennemis était bombardé impitoyablement.

En passant, Monk ramassa deux massues et fit

des ravages terribles. Renny n’avait que ses poings, mais ils ne pardonnaient pas. Long Tom, Ham et Johnny se tenaient sur une ligne et lançaient des bombes avec une précision infaillible.

Les yeux étincelants, Doc était partout à la fois. Les combattants tombaient sous ses coups comme des mouches affolées.

Au sommet de la pyramide, la grande statue de Kukulcan bougea soudain. En hurlant, les hommes de la tribu dévalèrent les escaliers. Pierres, bâtons, lances, tout leur était bon à ramasser au passage.

Entre-temps, Renny était parvenu à récupérer une de leurs mitrailleuses. Il la retourna et l’enfer se déchaîna.

Mais Doc était déçu. Nulle trace de l’homme à la peau de serpent ou de Brise Matinale.

Doc comprit alors qu’ils ne prenaient pas part au combat. Il s’enfonça dans les feuillages touffus, certain que les chefs se cachaient en attendant l’issue des combats. Il fouilla tous les

environs. Rien.

La moitié des Doigts Rouges avait péri. La population maya ne faisait pas de quartier. La secte guerrière devait être définitivement éliminée !

Doc reprit ses recherches et soudain il trouva une piste : les traces de pas de deux hommes ! Il reconnut sur le sol la marque que laissait derrière elle la queue de la peau de serpent !

Doc suivit la piste comme un chien de chasse bien dressé. Souvent elle tournait court, car les deux hommes avaient tout fait pour égarer les éventuels poursuivants. Ils traversaient des ruisseaux ou marchaient sur les rochers.

Il était clair que les fuyards avaient abandonné tout espoir. Ils se dirigeaient nettement vers l'entrée du ravin et cherchaient à quitter la Vallée des Disparus !

Doc abandonna la piste. Rapide comme l'éclair, il fila vers le ravin.

Mais les criminels l'avaient devancé !

Doc pénétra dans la gorge. Il enleva ses

lourdes sandales : il fallait prendre toutes ses précautions et ne pas faire de bruit. Le sentier montait. Un peu plus bas, vers la droite, la rivière poussait ses eaux tumultueuses entre les rocs, soulevant des gerbes d'écume. Ils étaient là ! Tous les deux !

Au même instant, les hommes se retournèrent et aperçurent Doc. Brise Matinale poussa un cri de terreur. L'autre portait toujours son déguisement. Il n'avait pas eu le temps de l'enlever.

Sans nul doute, ils croyaient Doc armé. Brise Matinale trépignant de panique essaya de passer devant son compagnon. Mais le sentier était trop étroit pour deux. Furieux, l'autre le frappa du poing. Le Maya riposta. L'homme au masque lui porta un coup terrible et Brise Matinale tomba dans le vide.

Son corps rebondit sur les rochers comme une balle. Il mourut probablement avant de toucher le fond de l'abîme, là où la rivière coulait entre les dents acérées du ravin.

L'homme à la peau de serpent n'avait pas

attendu, il courait presque. Une mitraillette se balançait à sa ceinture.

Doc ralentit : il n’était pas armé.

Ils firent encore quelques centaines de mètres. Le sentier devenait de plus en plus raide et la roche de plus en plus nue.

Doc quitta subitement le sentier et escalada le roc. Là où son pied ne trouvait aucune aspérité, il collait à la paroi comme une mouche. Ses doigts d’acier le hissaient d’un roc à l’autre, à une vitesse incroyable. Il était déjà loin au-dessus de son adversaire. Il le dépassa, puis il se remit à descendre pour intercepter sa proie.

Doc découvrit l’endroit idéal, là où le sentier faisait brusquement un coude. À deux pas, le ravin à pic. Doc attendit.

Il entendit bientôt le souffle entrecoupé de l’homme. Le type était épuisé. Il se retourna pour voir si Doc le suivait encore.

Une main de bronze s’avança. Des doigts d’acier agrippèrent la ceinture qui se rompit comme une ficelle. Doc jeta la ceinture et l’arme

dans le ravin.

L'homme avait enlevé son masque. Son visage était découvert

Il y eut un silence terrible. Et puis, venu de partout et de nulle part, un son étrange.

C'était comme le chant d'un oiseau exotique ou le bruit du vent dans la forêt C'était le chant de Doc ! Un chant de triomphe !

L'homme, pétrifié de peur, essaya en vain d'articuler un mot. Enfin il recula d'un pas.

Doc ne bougeait pas. Mais ses yeux dorés étaient fixés inexorablement sur leur proie. Ils étaient sans pitié.

L'homme voulut parler, il voulut fuir, il était sans force.

Finalement par un effort surhumain, il fit la seule chose possible pour échapper au regard de Doc : il se jeta dans l'abîme !

Comme une poupée désarticulée, il fonçait vers la mort. Son visage n'était plus qu'un masque de terreur.

C’était le visage de Don Rubio Gorro, le ministre de la République d’Hidalgo.

XXII

Le départ

Grande fut la joie de tous lorsque Doc Savage revint auprès de ses amis mayas. Et ses cinq compagnons n’étaient pas les moins émus. Le roi Chaac était là, avec sa blessure heureusement superficielle.

– On a tout nettoyé ! dit Monk. Pas un Doigt Rouge n’a échappé !

Le roi ajouta d’une voix ferme :

– Il n’y aura plus jamais de secte guerrière. Les mauvaises têtes travailleront dans la mine d’or. Et s’il y a une attaque, les plus robustes parmi nous prendront les armes.

Les Mayas insistèrent pour qu’on reprît la cérémonie d’adoption là où elle avait été interrompue.

Et cette fois, tout se passa sans incident.

Renny avait vérifié l'état de l'avion.

– Tout est O. K. Et il nous reste assez d'essence pour retourner à Blanco Grande.

– Vous partez déjà ? demanda le roi avec tristesse. La princesse Monja, à ses côtés, refoulait ses larmes.

Doc ne répondit pas tout de suite. Ce n'était pas de gaieté de cœur qu'il avait décidé de repartir si vite.

Cette Vallée des Disparus avait quelque chose d'idyllique à présent et elle offrait tout ce qu'un homme pouvait désirer.

– J'aimerais rester ici – pour toujours... Toutefois, mes amis et moi, devons continuer notre chemin... Notre œuvre nous attend.

– C'est exact, accorda le roi. Et c'est à cela que doit servir le trésor. Avez-vous d'autres instructions à nous donner au sujet de l'or ? Nous l'enverrons à Blanco Grande comme convenu, à celui que vous désignerez comme votre

représentant là-bas.

– Envoyez l'or à Carlos Avispa, Président de la République. Je lui ferai connaître mes intentions.

Doc résuma les autres détails.

Deux jours plus tard, Doc et ses hommes décollèrent. L'avion franchit bravement les courants au-dessus de la Vallée des Disparus.

Ils pensaient déjà à l'avenir, aux aventures qui les attendaient. Ils avaient entre les mains une fortune inestimable, mais elle suffirait à peine pour financer l'œuvre immense qu'ils entreprenaient.

Bien des endroits de la terre verraient apparaître l'homme de bronze et ses cinq compagnons. Plus d'un misérable regretterait amèrement de les avoir rencontrés. Et des malheureux sans nombre pourraient compter sur leur aide.